

MARTHE BERTIN

Friquet



BeQ

Marthe Bertin

Friquet

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *À tous les vents*

Volume 1301 : version 1.0

Friquet

Édition de référence :
Tours, Alfred Mame et Fils, Éditeurs, 1889.

I

« S'il vous plaît, achetez-moi une corbeille ! »

La petite voix se faisait plaintive et traînante pour apitoyer les bonnes âmes ; deux grands yeux bleus regardaient timidement à travers une broussaille de cheveux châtain ; les petits pieds nus se posaient dans l'herbe, au hasard, sur le bord d'un fossé, tandis que, le nez en l'air et les bras tendus, un panier dans chaque main, le petit marchand répétait sans se lasser son refrain :

« S'il vous plaît, achetez-moi une corbeille ! »

Il s'était posté près de ce fossé et n'en bougeait pas, ayant de bonnes raisons pour ne pas quitter la place ; par-dessus la muraille qui longeait la route, il apercevait le haut dossier d'un fauteuil et un journal déployé dans toute sa largeur.

Donc ce mur bordait une terrasse, et dans ce

fauteuil s'étendait, selon toute probabilité, un lecteur invisible qui, tôt ou tard, s'apercevrait de sa présence. Le petit marchand avait deviné juste ; mais ce qu'il ne pouvait voir, c'est que ce lecteur, qui, par parenthèse, était une lectrice, venait de s'endormir profondément sur la politique, après avoir étendu son journal au-dessus de sa tête comme une moustiquaire.

« S'il vous plaît, ache... »

Le reste ne fut pas entendu ; un grand tumulte éclatait sur la terrasse ; des voix se croisèrent bruyantes et joyeuses.

« Nous avons gagné ! ils ont perdu !

– Ah ! la bonne partie !... que j'ai chaud !... »

Le journal s'envola ; la tête, visible maintenant, s'était redressée inquiète :

« Qu'est-ce ? Qu'arrive-t-il ?

– Oh ! grand-mère, vous dormiez ? Nous vous avons réveillée peut-être ?

– Peut-être est joli ! dit une voix qui domina toutes celles des enfants ; cette pauvre grand-mère, vous lui faites peur, avec vos surprises ! »

Là-dessus il y eut une poussée ; tout le monde se jeta à la fois dans les bras et sur les genoux de la grand-mère ; c'était à qui l'embrasserait pour lui demander pardon.

« Maurice, donne-moi le journal », reprit la même voix au bout d'un instant.

Le petit marchand avait laissé retomber ses bras ; il écoutait, oubliant son refrain.

« Il y a un monsieur, se disait-il, il va me renvoyer... »

Ce fut justement le monsieur qui, avant tous les autres, découvrit le petit homme.

Son journal à la main, il se pencha par hasard sur le mur.

« Monsieur, achetez-moi une corbeille ! »

C'était murmuré pour l'acquit de sa conscience, mais déjà le petit s'apprêtait à tourner les talons.

Heureusement les enfants l'entendirent ; ils se précipitèrent en avant.

« Oh ! grand-mère, venez voir un des petits

vanniers de la voiture !

– Quelle voiture ?

– Vous savez bien, ces gens qui sont campés au bord de l’eau et qui font leur dîner en plein air.

– Des gens bien recommandables, du reste », dit le monsieur ; et il se mit à lire son journal sans plus s’occuper du petit marchand.

Les enfants l’examinaient, au contraire, avec curiosité.

« Pauvre petit ! dit une des fillettes d’un air de pitié.

– S’il était lavé et peigné, il serait très gentil ! s’écria une autre.

– Achetons-lui une corbeille.

– Voulez-vous, grand-mère ?

– Allez », dit la grand-mère en souriant.

Tous descendirent sur la route, et le petit homme, qui les avait entendus, accourut au-devant d’eux.

« Je vous vends mon corbillon.

– Qu’y met-on ? criait Maurice tout en courant.

– Ce que nous voudrons, répondit gaiement la petite Blanche ; des fleurs, nos fraises, nos groseilles, tout ce que nous cueillons dans le jardin.

– Les œufs de nos poules », ajouta Thérèse, la sœur aînée, qui était une fermière modèle.

Sans marchander, les petites filles achetèrent les deux paniers, et se montrèrent ravies de leur acquisition.

« Mais j’en voudrais un aussi », s’écria une troisième fillette. Et, se tournant vers le marchand :

« Tu n’en as plus ? dit-elle, désappointée.

– Je vous en apporterai un demain matin », répondit le garçon, dont les yeux brillaient.

Il y avait longtemps qu’il n’avait fait d’aussi belles affaires, et il pensait d’avance à l’accueil qu’il recevrait des siens au retour.

Maurice le regardait.

« Tu as l'air content, dit-il ; l'argent est-il pour toi ? »

Le petit secoua la tête :

« Oh ! non ; il me prend tout, même les sous qu'on me donne.

– Oh ! firent les enfants, visiblement choqués de ce manque de délicatesse.

– Mais c'est assez juste, reprit-il aussitôt, parce qu'il me nourrit et m'habille.

– Il t'habille... à peu près ! dit Maurice en riant ; ta toilette ne doit pas lui coûter cher ! »

Le petit marchand haussa les épaules d'un air insouciant.

« Je sais bien !... »

Et montrant d'un geste les loques dont il était vêtu :

« Tout cela, on me l'a donné, reprit-il.

– Eh bien, alors, s'écria d'un air surpris Germaine, la troisième sœur, pourquoi te prend-il ton argent ?... D'ailleurs, tous les parents nourrissent et habillent leurs enfants. »

Puis, frappée d'une idée subite :

« Ce n'est pas ton père ! dit-elle vivement.

– Non, c'est mon oncle ; je n'ai ni père ni mère.

– Ils sont morts ?... pauvre petit ! dit Thérèse d'un air compatissant.

– Est-ce toi qui fabriques ces jolies corbeilles ? demanda Blanche.

– Oh ! non, je n'ai jamais essayé.

– Alors qu'est-ce que tu fais ?

– Rien, dit-il avec indifférence, je les vends ; et puis je demande des sous et du pain.

– Tu mendies ? s'écria Maurice ; c'est très vilain !... Tu ferais mieux d'apprendre à tresser des paniers, au moins tu gagnerais honnêtement des sous. »

Le pauvre petit baissa la tête sous le regard de ce moraliste, dont il ne s'expliquait pas très bien la sévérité.

On lui faisait un reproche de mendier ! que diraient-ils donc s'ils savaient... ?

Thérèse était une bonne petite créature, toujours prête à défendre les malheureux ; voyant l'embarras de l'accusé, elle se fit son avocat.

« Ce n'est pas sa faute si on le fait mendier, s'écria-t-elle, et si on ne lui apprend pas ce qui est bien et ce qui est mal ; il ne peut pas le deviner tout seul. »

Puis, se tournant vers son client :

« Sais-tu lire ? demanda-t-elle.

– Non.

– Quel âge as-tu ?

– Dix ans.

– Alors tu vas au catéchisme ? s'écria la petite Blanche, qui avait le même âge.

– Non. »

Les moralistes le toisèrent de la tête aux pieds d'une façon peu flatteuse, tandis que sa protectrice prenait un air découragé.

« Enfants ! cria quelqu'un du haut de la terrasse, il faut rentrer.

– Oui, maman.

– N’oublie pas ma corbeille, petit », cria Germaine en s’éloignant avec les autres.

Thérèse était restée en arrière ; elle se rapprocha du petit marchand, et, très bas, se penchant vers lui, elle murmura :

« Sais tu dire ta prière, au moins ? »

Sans oser la regarder, il fit signe que non

« Eh bien, reprit-elle doucement, je crois que si tous les jours tu disais seulement : « Mon Dieu, faites-moi la grâce d’être un bon garçon », le bon Dieu t’aimerait malgré tout. »

Il leva sur elle des yeux étonnés, comme s’il ne comprenait pas ; mais elle le regardait d’un air si doux, elle lui sourit si gentiment, qu’il voulut essayer de lui être agréable.

« Je le dirai », fit-il naïvement.

Elle eut un cri de joyeuse surprise.

« Vrai ? Oh ! que je suis contente ! » Et comme les autres l’appelaient avec impatience, elle se sauva en lui faisant un signe d’amitié.

Il se mit en marche, tête basse et plongé dans

des réflexions sans fin ; il entendait encore l'accent du petit monsieur :

« Tu mendies ? c'est très vilain ! » C'était décidément l'avis de tout le monde.

Combien de fois l'avait-on rudoyé et chassé avec mépris ! Combien de fois avait-il entendu dire sur le passage de leur voiture : « Fermez bien la maison, voilà encore de ces vagabonds qui demandent aux portes et qui volent partout. »

Il était habitué à se voir traiter de cette façon ; c'était pour lui aussi naturel que de marcher pieds nus et d'être à peine habillé, et il ne s'était jamais demandé pourquoi.

Mais cet interrogatoire l'avait mis mal à l'aise ; ses réponses les avaient scandalisés, il le sentait ; il y avait donc une bien grande différence entre leurs habitudes et les siennes.

« Ils savent lire, eux ; ils apprennent toutes sortes de choses, se répétait-il, et le petit monsieur dit qu'il faut gagner honnêtement les sous. »

Il eut alors un mouvement de révolte.

« Je voudrais bien le voir à ma place, grommela-t-il à demi-voix ; il ne serait plus si fier peut-être, et tâcherait d'abord de ne pas se faire battre. »

Il pressa le pas, et ses pieds nus soulevèrent un nuage de poussière autour de lui.

« Ils m'ennuient !... reprit-il au bout d'un instant, l'air mécontent et les sourcils froncés ; je ne connais rien à tout cela... Pourquoi se mêlent-ils de mes affaires ? pourquoi ? »

Il s'interrompit tout à coup, déjà calmé ; il ne pensait plus au petit monsieur, c'était Thérèse qu'il revoyait.

« Elle est bonne, celle-là, et juste, murmura-t-il ; quelle jolie petite voix douce ! Demain je lui porterai un bouquet. »

II

L'herbe est très épaisse le long de la rivière, aux abords de Bréhémont ; c'est là que s'arrêtent de préférence toutes les caravanes, bohémiens, saltimbanques ou vanniers qui vont, viennent et séjournent où bon leur semble, sans s'inquiéter du prix des hôtels.

Ils trouvent là gratis un air très pur, de l'eau bien claire et l'ombrage de quelques beaux arbres, serrés et touffus, au pied desquels dorment pêle-mêle les enfants et les chiens, et où sont attachés des ombres de chevaux et d'ânes à figure résignée, qui paissent en attendant le moment de se remettre en route.

Le jour baissait quand le petit marchand revint au campement.

M^{me} Pichard, sa tante, préparait le dîner.

M. Pichard fumait sa pipe, en surveillant du

coin de l'œil la marmite de fonte posée sur deux grosses pierres, au-dessus d'un feu brillant dont les flammes couraient, montaient et se rabattaient à tous les caprices du vent.

Les petits Pichard, au nombre de cinq, hargneux et barbouillés, étaient disséminés autour de la voiture, l'un battant, l'autre battu, tous criant.

« À la fin arriveras-tu ? » fit M^{me} Pichard, d'une voix peu harmonieuse, dès qu'elle aperçut son neveu.

C'était l'accueil que tous les enfants en général, et le neveu en particulier, recevaient le plus souvent au retour de leurs expéditions.

« Où sont les paniers ? »

– Vendus, répondit laconiquement le nouveau venu.

– Vendus ? répéta M. Pichard, agréablement surpris et la main déjà tendue pour s'emparer de l'argent. Tous ?... tu es resté en ville depuis ce matin ?

– Non ; on m'a acheté les deux derniers dans

une maison, là-bas, de l'autre côté.

– Ah ! ah !... fit M. Pichard en dressant l'oreille.

– Ils en veulent un autre, continua nonchalamment le neveu ; je dois y retourner demain matin.

– C'est bon. J'irai moi-même, tu entends ? »

Le petit n'osa rien répliquer ; pourtant il lui en coûtait de ne pas retourner à la belle maison.

« J'irai quand même lui porter son bouquet », se dit-il tout bas.

M^{me} Pichard allait et venait autour des deux grosses pierres, enveloppée d'un nuage parfumé d'oignons frits. La marmite avait fait place pour un temps à une petite poêle ; et, au milieu d'un vacarme effrayant, la ménagère distribuait à doses égales et impartialement les ordres et les taloches aux jeunes Pichard, néophytes peu zélés, qu'elle initiait malgré eux aux mystères de la soupe à l'oignon.

Peu après, les chiens affamés, étant venus rôder aux abords du foyer, reçurent à leur tour

une grande part des taloches et une toute petite part des restes du dîner ; puis on les renvoya à leur poste, sous la voiture, où se passaient leurs veilles de la nuit.

Pendant que M^{me} Pichard remettait en ordre son bagage de cuisinière, M. Pichard ralluma sa pipe (c'était sa plus sérieuse occupation) ; puis, quand les petits furent endormis dans la voiture, il se leva et alla pousser une reconnaissance du côté où son neveu lui avait indiqué la belle maison.

Les petits étaient fatigués ; ils avaient fait une longue route avant de s'arrêter à Bréhémont, et ils dormirent tard le lendemain matin.

Les oiseaux chantaient depuis longtemps dans les arbres quand ils s'éveillèrent et sautèrent pêle-mêle entre les deux brancards.

« Tiens, dit l'un d'eux en cherchant du regard autour de lui, Friquet est déjà parti ! Il n'y gagnera rien ; on n'est pas encore levé en ville.

– Oh ! que si ! répliqua un des plus grands, jeune homme plein d'expérience ; il y a les

cuisinières qui donnent les restes ! partons... »

M^{lle} Pichard, l'aînée, prit le dernier Pichard entre ses bras, et les autres suivirent, chargés de paniers.

Quelques instants plus tard, dans les rues de Bréhémont, les passants, poursuivis par toute la bande et énervés par les accents lamentables et la monotonie de leur plainte :

« On est cinq enfants et pas de pain ! » leur jetaient des sous en les priant de se taire et de s'en aller.

Friquet était parti le premier, en effet, et longtemps avant les autres ; mais ce n'était pas, comme le croyait son cousin, pour aller mendier des restes auprès des cuisinières matinales.

Il avait suivi un sentier, tout au bord de l'eau, jusqu'à la lisière d'un petit bois, et là, dans la fraîcheur du matin, « parmi le thym et la rosée », seul et rêveur, il écoutait le bourdonnement des mille petites bêtes qui dansaient autour de lui au milieu d'un rayon de soleil. Il répétait en lui-même ce que lui avait dit Thérèse.

Un bon garçon !... Mais il n'était pas méchant. Pas assez même ! se disait-il, car il ne savait pas se défendre contre les attaques trop fréquentes des Pichard, qui tous, du plus grand au plus petit et de mille façons, abusaient justement de cette bonhomie pour faire de lui leur victime ordinaire.

Et n'était-il pas l'idole des chiens maigres, à qui il donnait souvent son pain en cachette ?

Seulement la petite demoiselle n'en savait rien, et puis cela ne suffisait pas sans doute. Elle voulait dire autre chose par là...

Il soupira sans trop savoir pourquoi. Mais à quoi bon penser à des choses impossibles ?

Il fallait bien vivre comme ses cousins et mendier avec eux, obéir à son oncle et rôder le soir autour des fermes.

Ce n'est pas ma faute ! se répète-t-il, cherchant pour la première fois de sa vie une excuse à tous les méfaits qu'il avait commis jusque-là sans honte et sans remords ; ce n'est pas ma faute ! Elle l'a dit elle-même !... Il s'enfonce dans le bois rempli de fleurs sauvages

et commence son bouquet.

Le soleil passe à travers toutes les branches et éclaire gaiement le sentier ; au-dessus de sa tête les feuilles se frôlent avec un joli bruit ; partout où il va, les petites bêtes semblent le suivre, tourbillonnant sans cesse entre ciel et terre.

Il s'arrête pour les regarder.

« Comme elles dansent ! murmure-t-il émerveillé ; quand donc se reposent-elles ? »

Jamais, jamais... Elles tournent, elles descendent, elles remontent, vite, vite ! Leurs petites ailes semblent infatigables.

« Sont-elles drôles ! » dit-il tout haut.

Il se met à rire, et, oubliant ses scrupules nouvellement éveillés, ses chagrins nés de la veille, le voilà qui fourrage à cœur joie dans les ronces, fredonnant entre ses dents une chanson inédite, et choisissant les fleurs les plus fraîches et les couleurs les plus vives.

Quand il en a cueilli autant que ses deux mains réunies peuvent en contenir, il pense qu'il est temps peut-être de revenir sur ses pas, et, jetant

un regard de regret sur ce joli coin, il se remet en marche, escorté de son tourbillon de mouches d'or.

La retraite fut lente ; le sentier était bordé de si bonnes petites fraises rouges ! Et puis, si par hasard il y avait des nids de fauvettes dans ces taillis ? Il fallait s'en assurer.

Et le temps passa tant et si bien, qu'il était midi quand il se trouva devant la petite porte par laquelle les enfants étaient sortis la veille.

Là il hésita un instant.

Les domestiques le recevaient si mal quand il sonnait !

Si la petite demoiselle était sur la terrasse, si elle l'apercevait, elle viendrait lui parler, et l'affaire s'arrangerait toute seule.

Il toussa discrètement ; mais personne ne parut.

Il jeta une petite pierre contre la porte. Rien encore.

Alors, le cœur battant, il tira faiblement le cordon de la sonnette, et aussitôt regretta ce

mouvement.

La sonnette avait un timbre éclatant et sonore, tous les échos d'alentour résonnèrent.

Friquet s'appuya au mur et attendit, très ému, les yeux fermés, derrière son bouquet.

Mais il les rouvrit bien vite. Sur la terrasse quelqu'un avait jeté un cri.

« Ah ! c'est toi ? attends. »

Et on avait couru à la porte.

C'était la jolie voix douce qu'il aimait tant... Et quel bonheur !

La bonne demoiselle était toute seule.

Les autres lui faisaient un peu peur, mais elle, pas du tout, quoiqu'elle fût la plus grande de tous.

Pourtant elle était devant lui depuis quelques secondes déjà, avec son sourire engageant, et il n'avait pas encore trouvé le courage de lui offrir ses fleurs.

Elle voulut l'aider, et, croyant qu'il cherchait à les vendre : « Tu as là un joli bouquet », dit-elle.

Le plus fort était fait, ou du moins il le pensa, et comme il n'entendait rien aux belles façons, il tendit le bouquet vers elle et le lui mit dans les mains, en disant seulement d'une voix troublée :

« C'est pour vous ! »

Elle devint toute rose de surprise et d'émotion.

« Pour moi ? tu l'as cueilli pour me le donner ? »

Il fit signe que oui ; allait-elle se fâcher ?

Oh ! pas du tout ; elle se pencha et l'embrassa sur le front, au milieu de la broussaille blonde.

« C'est très gentil, dit-elle lentement, comme si elle pensait à beaucoup de choses en parlant, et tu me fais grand plaisir. »

Il se sentit fier comme un roi, mais ne sut pas le dire ; malgré tous ses efforts, il ne trouvait pas un mot dans sa tête, et d'ailleurs les plus belles phrases du monde n'auraient pu passer, tant il avait la gorge serrée et les lèvres sèches.

Elle le traitait en vieille connaissance, en protégé ; elle acceptait son bouquet, elle était contente de lui ; il eut envie de pleurer. Pauvre

Friquet ! il était si peu habitué aux bonnes paroles, aux marques d'intérêt !

Thérèse le regardait, et lui, se rappelant tout à coup ses aveux de la veille, baissa les yeux d'un air contrit.

Elle le plaignait parce qu'elle était bonne, mais elle se disait sans doute :

C'est un petit vagabond, un mauvais sujet. Il ne sait rien... que faire du mal partout où il passe, comme tous ces gens-là.

C'était vrai, hélas !

Pouvait-elle deviner le grand travail qui, depuis la veille, se faisait dans cette tête ébouriffée ? Elle ne savait pas que, dans ce moment même, sans bien s'en rendre compte, car tout cela était très nouveau et très embrouillé dans sa petite cervelle, le mauvais sujet ne rêvait qu'une chose, se réhabiliter devant elle, se faire un peu mieux juger, si c'était possible.

Elle le regardait toujours, l'air perplexe, son bouquet à la main, et le silence se prolongeait.

Enfin il releva la tête, et rencontra ce regard

fixé sur lui.

« Je ne suis pas méchant », dit-il d'une voix triste.

Elle ne parut pas étonnée.

« J'en suis sûre, mon pauvre petit, dit-elle simplement, et si... si tu ne vivais pas avec... » Elle hésita, embarrassée, craignant de le blesser et ne sachant comment sortir de là.

Il avait compris, mais il se montra peu soucieux de défendre la réputation de la famille Pichard.

« Oui, dit-il seulement, je sais. Mais si j'étais avec vous, je deviendrais bon, reprit-il, parce que vous... parce que je... »

Il eut un mouvement de dépit.

« Je ne sais pas expliquer ce que je veux dire ! Enfin parce que je ne pourrais pas m'empêcher de faire tout ce que vous voudriez ! » s'écria-t-il avec élan.

Thérèse sourit doucement, touchée de ce naïf hommage.

« Viens, dit-elle en l'entraînant, je veux montrer ton bouquet à maman. »

Et elle le fit entrer dans la belle maison.

Là il perdit complètement la tête, et ne put jamais, dans la suite des temps, se rendre compte bien exactement de ce qui se passa en cette circonstance mémorable.

Il se rappela seulement qu'après avoir été entouré par toute la famille, y compris le monsieur qui lui faisait une peur atroce, on l'avait assis devant une côtelette. Tous les enfants le servaient à la fois ; il avait mangé de la crème, il avait bu de la liqueur.

Le monsieur riait et répétait :

« Ne le rendez pas malade ! »

La maman l'avait beaucoup regardé, et avait dit tout bas :

« Où a-t-il pris cette honnête petite figure ? »

Thérèse, ayant mis son bouquet dans un beau vase de cristal à dessins de couleur, l'avait emporté dans sa chambre.

Pendant son absence, la grand-mère avait dit :

« Cette Thérèse est une charmeuse, on ne peut l'approcher sans l'aimer. »

Cela, il se le rappelait bien ; mais tout le reste flottait confusément dans ses souvenirs, comme un rêve agréable.

Il se rappela aussi qu'il n'osait plus rester assis, et qu'il osait encore bien moins se lever, et que Thérèse, comme toujours, était venue à son secours, en lui demandant s'il se ferait gronder par son oncle en restant plus longtemps.

Il dit que oui pour s'en aller, et il ne retrouva ses esprits que lorsqu'il fut seul sur la route, en compagnie d'un saucisson que la maman envoyait à la famille Pichard.

C'était encore une idée de Thérèse ; elle avait craint que son protégé ne fût battu s'il rentrait les mains vides.

III

Ce jour-là M. Pichard était particulièrement bien disposé, et voyait tout en rose.

Il avait fait le matin un voyage d'exploration et en rapportait une provision de découvertes plus intéressantes les unes que les autres.

Ce pays offrait de grandes ressources. À l'exception de Friquet, toute la famille était réunie au campement ; les enfants dormaient sur l'herbe ; M^{me} et M^{lle} Pichard tressaient des corbeilles, et M. Pichard, confortablement adossé à un arbre, les regardait faire.

« Un bon temps pour les poules, dit-il la pipe à la bouche ; il y a une noce aujourd'hui.

– Où cela ? demanda avec intérêt M^{me} Pichard, qui sembla comprendre très bien le sens de cette phrase mystérieuse.

– Tout près d'ici, dans une espèce de ferme,

derrière la belle maison où je suis allé ce matin. Ils ont décoré une salle ; c'est là qu'ils danseront. Le poulailler est loin, dans une grande cour ; il y aura quelque chose à faire par là cette nuit.

– Mais il y a des murs ?

– Ils sont bas ; et puis je connais dans un coin une vieille porte, ajouta M. Pichard d'un air entendu. Friquet en a vu bien d'autres. C'est lui que j'emmènerai, il est devenu adroit comme un singe.

– Cela se peut ; mais vous finirez tout de même par vous faire prendre.

– Pas ce soir, toujours ; ils seront tous à boire ou à danser, il n'y a pas de danger qu'ils nous entendent. »

M. Pichard se tut et s'allongea sur l'herbe, disposé, selon toute apparence, à faire sa sieste ; mais son esprit était agité sans doute, car, après s'être retourné plusieurs fois, il se leva enfin, s'assura que tous les enfants étaient bien endormis, et se rapprocha de sa femme.

« Je suis entré ce matin dans la grande maison,

dit-il à demi-voix ; ça paraît très beau là-dedans. »

M^{lle} Pichard, qui jouissait de la confiance absolue de ses parents, releva la tête.

« Encore un coup à faire ? » demanda-t-elle audacieusement.

Son père parut effrayé, et du geste lui imposa silence.

« Tais-toi !... Non, non., dit-il tout bas ; comme tu y vas !... Ça demanderait réflexion, un coup comme ça.

« C'est très bien, cette maison-là, reprit-il peu après ; j'ai attendu dans la cuisine ; pas méfiant, ces braves gens !... Il y a de l'argenterie tant et plus. Mais, attention ! ça ne s'attrape pas comme des poules. Nous resterons quelques jours ici », ajouta M. Pichard, qui jugeait utile sans doute de compléter ses observations.

Là-dessus il s'étendit sur le dos, rabattit le bord de son chapeau sur ses yeux, et s'endormit bientôt du sommeil du juste. Décidément la fortune leur souriait ce jour-là. La récolte de sous

avait été excellente, et voilà maintenant que Friquet, à lui tout seul, apportait le dîner.

Le saucisson fut reçu avec des acclamations enthousiastes, qui réveillèrent le seigneur et maître de la bande.

« Où l'as-tu pris ? demanda la pratique M^{lle} Pichard, qui ne connaissait que deux façons d'acquérir : voler et mendier.

– On me l'a donné, répondit Friquet, qui ne semblait pas disposé à entrer dans de longues explications.

– Donné ! s'écria la cousine avec stupéfaction ; où donc ? On ne donne pas comme cela un saucisson à propos de rien.

– À la grande maison, répondit Friquet avec répugnance ; j'avais porté un bouquet.

– C'est égal, ils sont généreux, dit M. Pichard, qui écoutait attentivement ; est-ce que par hasard ils te prendraient en amitié ? »

Friquet regarda son oncle, et se sentit très mal à l'aise ; il redoutait vaguement quelque chose.

C'était l'habitude, dans cette estimable

famille, de réunir en commun tous les renseignements topographiques que, de côté et d'autre, on avait l'habileté de recueillir au passage en parcourant le pays.

Cela alimentait la conversation, et rendait au besoin de grands services à la communauté ; aussi M. Pichard ne négligeait-il jamais de questionner ses enfants au retour de chaque expédition, et ceux-ci montraient toujours la plus grande sagacité dans leurs réponses.

Ils s'orientaient à merveille, et ne se trompaient jamais sur les avantages qu'offrait la situation de tel potager, de tel champ de pommes de terre, de telle grange isolée ; leur instinct sur ce point était très développé, et cette sage éducation le perfectionnait encore.

Peu importait à Friquet d'où venaient les oignons dont M^{me} Pichard les nourrissait généreusement. Il n'avait que des notions très vagues sur la propriété, et ne voyait pas grand mal à cueillir quelques fruits, à arracher quelques légumes dans un grand jardin qui en était rempli ; il avait toujours obéi aveuglément aux ordres de

son oncle, et M. Pichard lui rendait strictement justice quand il reconnaissait qu'il était devenu adroit « comme un singe », et supérieur en cela à ses propres descendants.

Mais cette conscience trop large, cette pauvre conscience faussée et endurcie par l'habitude du mal, avait maintenant un point vulnérable.

Ils ne sauraient rien par lui sur la belle maison.

Je ne veux pas, se disait Friquet avec résolution, je ne veux pas qu'ils prennent seulement un brin d'herbe chez elle.

Et, décidé à ne pas écouter de nouvelles questions, il courut enfourcher un des vieux chevaux pour le mener boire à la rivière.

M. Pichard, qui était à mille lieues de soupçonner le vrai motif de cette discrétion inusitée, se mit à rire.

« Pas bête, dit-il ; il veut garder toutes les faveurs pour lui. »

Et il ajouta entre ses dents :

« N'importe, je saurai bien en tirer ce que je voudrai quand il le faudra. »

Ils avaient eu un festin somptueux, dont le saucisson faisait tous les frais, et maintenant la ménagère berçait sur ses genoux le plus jeune et le plus hargneux des Pichard, dont la dentition aigrissait encore l'humeur.

On n'entendait plus les autres. C'était dans leurs principes de se coucher à la nuit tombante quand leurs services n'étaient pas requis.

Dans la grande salle décorée de verdure où M. Pichard avait surpris les apprêts d'une fête, on dansait aux sons d'une clarinette et d'un robuste cornet à pistons dont les notes éclatantes traversaient l'espace.

C'était la première contredanse.

Sur la route, M. Pichard contemplait innocemment les étoiles qui brillaient de leur mieux en l'absence de la lune.

Une polka, puis une seconde contredanse...

M. Pichard sortit brusquement de sa rêverie.

Il quitta la route, et, revenant sous les arbres, il alla glisser sa tête dans l'ouverture d'une des petites fenêtres qui aéraient la voiture.

C'était la place de Friquet.

Avait-il pensé, avant de s'endormir, à la promesse faite la veille à sa nouvelle amie ?

L'entendait-il dans ses rêves répéter la prière qu'elle lui avait apprise ? Triste ou joyeux, son rêve fut brutalement interrompu.

Par la fenêtre ouverte, M. Pichard lui tirait les cheveux avec énergie.

C'était sa façon de réveiller son monde ; impossible de faire la sourde oreille quand il appuyait son appel de ce signal impérieux.

« Friquet, lève-toi.

– Oui, mon oncle. »

Il avait tressailli, et, étouffant une plainte, il se soulevait, frottant sa tête d'un geste machinal ; puis, à moitié endormi encore, il enjamba les deux Pichard qui lui barraient le passage, et sauta enfin hors de la voiture.

« Qu'est-ce que c'est ? fit-il d'une voix dolente, en rejoignant son oncle sans le moindre empressement.

– Tu le sais bien ! répondit celui-ci et sans répondre autrement à cette question. Viens », ajouta-t-il brièvement. Mais comme Friquet hésitait et ne semblait pas disposé à le suivre, il se tourna tout à coup vers lui.

« Vas-tu faire des façons ? Attends, je vais te réveiller tout à fait. » Il le saisit par le bras, le secoua si vigoureusement en tous sens, qu’il lui fit perdre pied ; puis, le remettant d’aplomb sur ses jambes, il le poussa en avant au moyen d’un coup de poing dans le dos.

« Maintenant, murmura-t-il, marche !... Et que je te voie broncher ! » Friquet n’avait pas crié ; ces sortes d’exécutions se faisaient en silence. On respectait le repos des dormeurs. Chacun son tour ; c’était justice. Mais quand ils furent un peu plus loin sur la route :

« Tu sais, dit tout à coup l’oncle d’un ton menaçant, ne t’avise jamais de vouloir faire ta tête, tu t’en repentirais. »

Friquet ne répondit rien ; son dos lui faisait encore mal, et la perspective d’un second coup de poing ne lui souriait pas.

La clarinette et le cornet à pistons luttèrent d'entrain ; la porte de la salle était grande ouverte, éclairant la route ; on entendait distinctement les voix et les rires des danseurs.

Comme ils s'amusaient !

Friquet aurait bien voulu aller les voir, mais son oncle l'arrêta.

« Pas de ça ! murmura-t-il, tourne derrière la maison. »

Arrivés devant la vieille porte, ils s'arrêtèrent, et Friquet reçut ses instructions.

« Tu vas escalader cela, dit M. Pichard en terminant ; dépêche-toi, et qu'on ne t'entende pas. »

L'enfant n'avait plus envie de résister ; à quoi bon, après tout ? et que gagnerait-il à se faire maltraiter ? L'escalade était facile. Comme l'avait dit son oncle, Friquet en avait vu bien d'autres.

En une seconde il fut de l'autre côté de la vieille porte.

IV

Il venait à peine de toucher terre, lorsqu'il entendit une espèce de sifflement qu'il connaissait bien ; c'était un signal commun entre eux. L'oncle avait entendu du bruit et l'avertissait.

La place serait-elle moins sûre qu'il ne l'avait présumé ? Il fallait être prudent.

Friquet sembla le comprendre sans explication ; il se blottit contre le mur et resta immobile, le cœur battant, retenant son souffle.

Il se trouvait dans un enclos, moitié cour, moitié jardin, mais un jardin inculte, traversé par une seule allée, une longue allée droite, bordée de grands arbres qui formaient berceau. Il y faisait très sombre dans ce moment, et Friquet, si habitué qu'il fût aux coins noirs, détourna les yeux avec un petit frisson.

Venait-il de là, ce bruit que l'oncle avait entendu ?...

Mais il n'y avait pas à reculer. Il examina de loin le poulailler, préparant d'avance son plan d'attaque.

Un second sifflement se fit entendre. Le danger était passé, l'oncle n'entendait plus rien.

Vite à la besogne !

Il s'élança vers le poulailler. C'est une maisonnette couverte en chaume, dont la porte est fermée par un simple loquet.

Il le soulève et entre sans bruit. Devant lui, sur un grand perchoir, une douzaine de poules dorment sans méfiance, la tête sous l'aile.

D'un mouvement brusque il avance les deux mains à la fois, saisit une poule au hasard, et sort au plus vite.

Mais la porte, heurtée au passage, se referme violemment.

Quelle panique !...

Les poules, éveillées en sursaut, se redressent

effarées, avec une clameur d'épouvante.

« Imbécile ! murmure M. Pichard avec colère, il va se faire pincer ! Une si belle occasion ! »

Et, jugeant inutile de se faire aussi « pincer », il opère prudemment sa retraite, abandonnant le maladroit à son triste sort.

Derrière la porte de la maisonnette, Friquet fait le mort.

Après un échange de questions et de réflexions inquiètes, caquetées à demi-voix tout autour du perchoir, les poules, se voyant saines et sauvées, se calment et se rendorment.

Friquet peut espérer qu'il en sera quitte pour la peur, car la clarinette et le cornet à pistons font rage, et la noce entière bondit avec ensemble dans un galop final.

Enhardi par ce vacarme, Friquet se remet en marche ; il traverse l'enclos, étouffant sous sa blouse les cris de sa victime, et mesure du regard la petite porte, son salut !

Encore une seconde, et le tour est joué ! un sifflement pour prévenir l'oncle, tordre le cou à la

bête, la lancer par-dessus le mur, et suivre au plus vite !

Il siffle doucement.

Pas de réponse.

Il a filé ! se dit philosophiquement le maraudeur ; puis, d'un ton méprisant, il ajouta entre ses dents :

« Grand lâche, va ! »

Le respect n'entre pas dans le programme d'éducation de la famille Pichard.

« Grand lâche ! il me croit déjà pris, comme si je m'étais jamais laissé prendre ! »

Il tient la malheureuse poule si serrée sous sa blouse, qu'elle est d'avance à moitié étouffée, quand il l'en tire brusquement pour lui tordre le cou.

Il est alors devant la grande allée sombre ; il y jette un regard et s'arrête court.

Au fond, là-bas, une forme blanche s'avance ; elle vient à lui, glissant sur l'herbe, sans bruit. Il n'a qu'un bond à faire, et il est sauvé. Cette idée

ne lui vient même pas ; il reste là, pétrifié ; ses yeux suivent l'ombre, qui se rapproche de plus en plus.

Ses mains tremblantes s'écartent et laissent échapper la poule. Il ne fait pas un mouvement !

L'ombre blanche est devant lui ! Elle jette un grand cri, et lui, à moitié mort de honte, cache sa tête derrière son bras.

C'est elle, la jolie, la bonne demoiselle ! Que va-t-elle penser ? hélas ! que va-t-elle dire ?

Dans ce moment elle ne pense rien, elle est incapable de dire quoi que ce soit ; comme lui elle a eu une peur affreuse ; elle tremble plus fort encore que lui.

Ce n'est qu'en le reconnaissant qu'elle prend un peu de calme.

« C'est toi ?... murmure-t-elle d'une voix entrecoupée ; mon Dieu ! quelle frayeur !... Mais comment es-tu là ? On t'a battu ?... T'es-tu sauvé ?... »

Pas de réponse. Il sanglote, la tête enfouie sous sa blouse.

Ainsi elle n'a pas le moindre soupçon !... s'il mentait ?

L'imagination de la famille Pichard est fertile ; elle leur fournit autant de petites histoires qu'il en faut pour toutes leurs aventures, et, grâce à son secours, ils se tirent presque toujours d'affaire.

Ce serait si facile ! Elle-même lui vient en aide ; il n'aurait qu'à dire :

« Oui, il m'a battu, et je me suis sauvé. »

Certes, ce serait facile ; pourquoi donc alors ne peut-il s'y décider ?

« Mon pauvre petit, reprend la douce voix, ne pleure pas comme cela. Tu ne veux pas me répondre ? »

Il fait signe que non.

« Pourquoi ? Tu n'as pas peur de moi, je pense ? »

Ses pleurs redoublent.

Il a si peur, au contraire, qu'il aimerait mieux cent fois se voir entre les mains brutales de son

oncle pour une correction que là, devant elle, avec un pareil aveu à faire. Thérèse devient muette à son tour, ne sachant que penser ; les gros rires des danseurs résonnent dans la salle et arrivent jusqu'à elle, mais elle n'entend que les sanglots de Friquet.

Pourquoi ne veut-il pas parler ?

La poule, rendue à la liberté d'une façon si inespérée, a repris connaissance ; mais elle est toute désorientée. Les poules sont routinières ; celle-ci n'a jamais circulé dans l'enclos à une heure aussi avancée, et elle ne sait que devenir.

Tout à coup Thérèse entend derrière elle une sorte de gloussement ; la poule effarouchée va et vient autour d'eux avec égarement, cherchant du secours.

Friquet est perdu ! Ses larmes s'arrêtent d'elles-mêmes ; il attend sa condamnation.

La fillette s'est retournée ; elle se penche, et vivement :

« C'est Clotte ! s'écrie-t-elle, ma vieille Clotte ! Comment est-elle dehors ? »

Ainsi, pour comble d'horreur, les poules sont à elle ! c'est chez elle qu'il est venu voler !

« Qu'est-ce que cela signifie ? » reprend Thérèse, qui devient inquiète.

Un gros soupir, un nouveau torrent de larmes ; Friquet essaye vainement de parler, puis, désespéré :

« C'est moi ! crie-t-il enfin, poussé malgré lui à tout avouer ; c'est moi ! Je suis entré ici ce soir pour voler vos poules. »

Involontairement Thérèse recule d'un pas.

« Oh ! fait-elle d'une voix étouffée, le choc est rude ! »

Elle ne croyait pas, oh ! non, elle n'aurait pas cru qu'il fût un voleur ! Un vagabond, oui ; un mendiant, un pauvre petit abandonné dont personne ne prend soin et qui ne sait rien faire de bon, mais un voleur !...

Il était si gentil, ce matin, en lui offrant son bouquet ; il avait l'air si timide, si intéressant ! Comme c'est mal de venir la voler le même jour, après ce qui s'est passé !

Et la pauvre Thérèse pleure ses illusions. Malgré les apparences, elle avait pris bonne opinion de ce petit malheureux, et maintenant... Mais, dans la générosité de son cœur, elle se reproche déjà ce mouvement involontaire de répulsion qu'elle a éprouvé d'abord.

Eh bien ! va-t-elle l'abandonner maintenant, parce qu'elle vient de découvrir qu'il est plus à plaindre que jamais ?... Qui sait si on ne le corrigerait pas en lui faisant comprendre combien c'est mal de voler ?

Alors, tout émue et pleine d'un saint zèle, elle se rapproche du coupable.

« Regarde-moi », dit-elle doucement à demi-voix.

Mais il s'est détourné et laisse obstinément sa tête cachée sous son bras.

Elle ne se laisse pas décourager.

« Écoute-moi, reprend-elle avec la même douceur ; savais-tu que les poules étaient à moi ? »

Cette fois il retrouve la parole.

Comment peut-elle croire cela ! Il veut au moins s'en défendre, il le doit !

« Non, s'écrie-t-il presque violemment ; si je l'avais su, je me serais laissé battre toute la nuit, plutôt que d'entrer ici !

– Alors, dit-elle vivement, presque heureuse à cette pensée qui le fait moins coupable, alors il te bat pour te forcer à voler ? »

Il fait signe que oui.

« Pauvre petit ! Ainsi ce n'était pas ta faute !... Je savais bien, moi, que tu ne pouvais pas être si mauvais. Raconte-moi... »

Mais ici ils sont interrompus ; une voix aiguë traverse la grande allée :

« Mademoiselle Thérèse !

– Il faut que je rentre, dit Thérèse ; les autres s'en vont. Nous étions venus voir danser les gens de la ferme, mais il est tard malheureusement. »

Pourtant elle ne veut pas renoncer à son œuvre de miséricorde, et, après un instant de réflexion, elle reprend :

« Je voudrais te dire quelque chose ; viens au petit bois demain matin. Nous y jouons souvent, tu m'y trouveras.

– Thérèse ! »

Cette fois c'est la voix de Maurice ; il s'impatiente et s'avance dans l'allée.

« Sauve-toi ! vite ! » dit Thérèse. Elle le pousse doucement ; il n'a pas le temps de dire un mot et se retrouve, sans trop savoir comment, près de la vieille porte, et ensuite sur le chemin.

Maurice sort de l'allée.

« Veux-tu descendre, ou bien je monte ? » crie-t-il d'une voix terrible ; puis, rejoignant sa sœur :

« Maman va nous gronder, reprend-il ; à quoi penses-tu ? il est dix heures.

– Aide-moi, dit Thérèse, très agitée, aide-moi à chercher Clotte, elle n'est pas dans le poulailler.

– Le beau malheur !... Elle dort sans doute dans un coin, et demain elle sera très fière d'être en liberté avant les autres ! Laisse-la et rentrons. »

M. Pichard dormait mal, non pas qu'il eût le moindre remords d'avoir abandonné son neveu dans la fortune contraire, mais parce qu'il était inquiet de l'issue de la campagne.

Friquet ne rentrait pas.

Était-il aux mains de l'autorité ? La situation serait grave ; et toutes sortes de visions désagréables se dressaient devant lui.

Une si belle occasion ! se répétait-il sans cesse. Pas de chiens..., une clôture en mauvais état. Nous aurions pu y retourner avant notre départ. On a entendu, bien sûr. A-t-il eu le temps de se sauver, au moins ? Mais il serait ici ! Manquer un coup pareil, lui qui n'en manque jamais !

De fait, c'était jouer de malheur, et M. Pichard avait quelque raison de se lamenter. Mais ici ce triste monologue fut interrompu ; les chiens grondaient sourdement. Quelqu'un venait sur la route. M. Pichard se redressa pour écouter.

Un des chiens s'élança en avant, l'air furieux, prêt à dévorer l'ennemi.

Mais ce fut peine perdue ; il revint presque aussitôt, tranquille et satisfait, remuant la queue et poussant de petits cris de joie ; il avait reconnu son favori, c'était Friquet.

L'oncle vint à sa rencontre.

« Eh bien ? fit-il vivement.

– Eh bien ! répondit Friquet d'un ton brusque, ce n'était pas la peine de vous sauver si vite ; je ne suis pas pris, comme vous voyez. »

L'oncle respira.

« Personne n'est venu ? s'écria-t-il. Alors c'est à recommencer, voilà tout. »

Friquet ne répondit rien. Il passa devant son oncle, grimpa lestement dans la voiture, et s'endormit bientôt aussi profondément que le reste de la famille.

V

Comme la veille, dans le petit bois plein de fleurs et de fraises, les mouches d'or dansent leur ronde ; mais Friquet ne les voit pas.

Il est assis sur ses talons, dans la poussière du sentier, et la tête penchée, tout rouge et l'air confus, il parle. Devant lui, adossé au rebord du fossé, Thérèse écoute.

Ils sont très graves.

De temps en temps Thérèse fait une question, ou bien encourage le pénitent quand il s'intimide.

Enfin il a tout dit, tout confessé, depuis le commencement jusqu'à l'apparition de l'ombre blanche. Ici Thérèse ne peut s'empêcher de rire.

« Ainsi, dit-elle, j'ai joué au fantôme sans le savoir, et je t'ai fait grand-peur ?

– Je crois bien ! Comment deviner que c'était vous ? C'est si extraordinaire que vous soyez

venue là !

– C’est tout ce qu’il y a de plus simple, au contraire. Je viens voir mes poules à chaque instant.

– Mais pas la nuit ?

– Oh ! non ; nous ne sommes jamais dehors à cette heure-là ; seulement cela nous amusait tant de voir danser les fermiers, que les autres m’ont envoyée demander à maman la permission de rester un peu plus tard. C’est moi que ton oncle entendait probablement lorsqu’il t’a prévenu ; j’ai passé tout près du mur.

– Si je l’avais su ! » dit Friquet dans un gros soupir.

Mais fort en peine encore de s’expliquer l’apparition de Thérèse, il reprend avec curiosité :

« Et après ?... pourquoi veniez-vous ?

– J’avais froid, je courais chercher un châle à la maison ; c’est par hasard que j’ai traversé l’enclos au lieu de prendre la route, et c’est un heureux hasard. Ma pauvre Clotte, il était temps que j’arrivasse. »

Friquet baisse la tête, frappé au cœur.

Il était temps, en effet ; une seconde de plus, et la pauvre Clotte avait vécu.

Cet affreux souvenir le laisse anéanti.

Thérèse, de son côté, reste silencieuse. Elle a préparé tout ce qu'il faut pour la conversion de son protégé ; dans sa tête le plan d'un grand sermon, et sur ses genoux des livres marqués aux chapitres voulus ; mais par où commencer ? Elle n'est pas très sûre de son éloquence, et craint de s'embrouiller dès le début.

« Écoute », dit-elle enfin.

Sa voix est tellement solennelle, que, tout saisi, le pauvre Friquet se redresse, les yeux arrondis, les lèvres entrouvertes.

« Oh ! s'écrie-t-il avec désespoir, ne vous fâchez pas. Ne me grondez pas, puisque je ne savais pas qu'elles étaient à vous, puisqu'elle n'est pas morte. Je ferai tout ce que vous voudrez, tout ce que vous me direz. Mais ne me grondez pas, je vous en prie. »

Et les larmes le suffoquent.

Il sait bien qu'elle a le droit de lui faire les plus durs reproches ; mais c'est justement ce qu'il ne peut supporter.

Les Pichard le grondent du matin au soir sans troubler sa sérénité ; mais elle, c'est si différent !

Elle, c'est la bonne fée qui seule paraît s'intéresser à lui et le plaindre. Il n'aime rien au monde comme sa douce voix, et voilà qu'elle la fait sévère. Si elle ne sourit plus, il aura peur, et il a tant de confiance en elle ! Avec lui elle ne doit jamais se fâcher, il serait trop malheureux.

Thérèse est restée interdite.

Cet incident brouille le plan du grand sermon avant qu'elle ait pu le commencer. S'il prend les choses de cette façon, elle n'en sortira pas, et le plus sage est d'y renoncer sans doute.

Elle se tourne vers lui souriante et plus du tout solennelle.

« Je ne me fâche pas, dit-elle doucement, et je ne voulais pas te gronder, je voulais seulement t'expliquer... »

Elle s'arrête encore, indécise, et cherche un

instant ; mais tous les mots du sermon se sont envolés, elle n'en retrouve plus un seul.

« Je voudrais... »

Il attend patiemment, ses yeux tristes fixés sur elle.

« Mon pauvre petit, s'écrie-t-elle tout à coup avec émotion, il faut absolument que tu deviennes un bon sujet. »

Voilà le grand sermon résumé en quelques mots.

Et maintenant, sans y penser, sans le savoir, elle devient éloquente ; elle parle longtemps ; il la contemple avec extase.

Elle ouvre un des livres, et lit tout haut ; il l'écoute religieusement. Comprend-il très bien ?

Pas toujours. Il n'est pas habitué aux grandes phrases des livres.

Mais tout ce que Thérèse lui explique, il le comprend très bien.

« C'est mal de voler des légumes, même quand il y en a beaucoup ; c'est mal de prendre

les poules de n'importe qui, et non pas celles de Thérèse seulement. »

Il a déjà entré cela dans sa tête et promis de ne pas l'oublier.

Le vol est défendu par le bon Dieu et par les lois de tous les pays. Les voleurs sont méprisés partout et mis en prison quand on les découvre. La prison !... c'est affreux à penser. Non seulement on y est très malheureux, mais on en sort déshonoré. Friquet a souvent entendu parler de la prison ; les Pichard ne l'aiment pas non plus. Mais cette dernière considération, sur laquelle Thérèse appuie si fortement, n'est jamais entrée pour rien dans les conseils qu'il a reçus à ce sujet.

Un mois de séjour en prison est pour eux un accident qu'il faut éviter, parce qu'il entraîne toutes sortes de conséquences fâcheuses : un changement dans leurs habitudes, une entrave à leur liberté, et surtout un échange de rapports peu souhaités avec les « gens de la justice », espèce curieuse, gênante et indiscrete, qui connaît le passé, devine le présent et prévoit l'avenir.

Aussi, tel est le grand principe que M. Pichard a inculqué d'abord à ses héritiers : se tenir habilement entre deux eaux, et, quoi qu'on fasse, attirer le moins possible leur attention ; en un mot, ne pas se faire « pincer » !

Quant à l'honneur et à tout ce que renferme le titre d'honnête homme, le pauvre Friquet n'en a qu'une faible idée ; Thérèse le constate avec surprise et chagrin. À la réflexion la chose s'explique pourtant. N'est-ce pas sa première leçon d'honnêteté ?

Ces Pichard sont des misérables !

Dans un mouvement d'indignation, l'indulgente Thérèse elle-même le reconnaît. C'est affreux de se dire que leurs enfants marcheront sur leurs traces ; mais celui-ci, au moins, elle le sauvera.

Il lui a promis de faire tout ce qu'elle voudrait, tout ce qu'elle lui ordonnerait, et elle ne met pas en doute un seul instant son obéissance et sa bonne volonté.

Jamais saint missionnaire n'apporta plus

d'ardeur à prêcher les pauvres sauvages que Thérèse n'en met à convertir son petit pécheur.

Cette première leçon est longue ; mais ni l'un ni l'autre ne semble fatigué ; elle parle toujours avec la même chaleur, et lui, il écoute avec le même recueillement.

Pourtant il faut songer à rentrer. Thérèse se lève, et Friquet la suit docilement.

« Tu viendras ici tous les matins, dit-elle d'un ton de douce autorité, je t'apprendrai... »

Mais il secoue la tête tristement, et l'interrompt.

« Vous n'aurez pas le temps de m'apprendre grand-chose, dit-il, nous resterons si peu de temps ici.

– Oh ! s'écrie Thérèse consternée, c'est vrai ; je n'y songeais plus. Combien de jours restez-vous dans la même ville, ordinairement ?

– Je ne sais pas ; je n'ai jamais fait attention... quelques jours seulement... Mais cela ne fait rien, s'écrie-t-il bien vite d'un air inquiet, laissez-moi venir quand même, je me rappellerai bien tout ce

que vous m'aurez dit.

– J'aurais voulu t'apprendre à lire, reprend Thérèse, toute songeuse ; mais c'est impossible. Enfin nous ferons ce que nous pourrons. J'essayerai de t'expliquer au moins ton catéchisme et je t'apprendrai tes prières.

– Ah !... dit Friquet en respirant longuement, j'avais peur !... »

Il ne s'explique pas autrement, mais il a eu grand-peur, en effet, de la voir abandonner son projet à peine ébauché.

Thérèse, qui le voit heureux, reprend aussi toute sa confiance.

Quelques jours, c'est bien peu pour entreprendre une conversion ! Mais, si la semence tombe sur un bon terrain, qui sait ce que peuvent produire ses leçons ?

Il est entouré de vilains exemples, il ne reçoit que de mauvais conseils, c'est vrai ; mais sa conscience saura bien lui parler maintenant : ils marchent lentement, côte à côte ; Thérèse le questionne, et il lui raconte, autant qu'il peut s'en

souvenir, sa courte et triste histoire.

Voilà six ans qu'il est orphelin, mais il se rappelle bien que ses parents n'étaient pas des vagabonds paresseux comme les Pichard. Jusqu'à présent il n'y a jamais songé, mais ce matin il se sent fier de pouvoir établir entre eux cette différence.

Son père était vannier aussi ; seulement, au lieu de demeurer dans une voiture, il vivait dans une maison au milieu d'une ville ; mais quelle ville ?... Friquet ne le sait plus.

« Et comment s'appelait ton père ? demanda Thérèse.

– Frédéric Davaud. Moi aussi, ajouta-t-il naïvement, mais on m'appelle seulement Friquet.

« Maman est morte un mois après mon père, de la même maladie ; alors son frère m'a emmené avec lui.

– As-tu d'autres parents ?

– Je ne sais pas ; je ne connais que mon oncle. »

Ils sont au bout de l'allée, on voit le mur de la

terrasse ; Thérèse presse le pas et ne fait plus une question ; Friquet trotte silencieusement à son côté, il attend qu'elle parle.

Sur la terrasse, trois têtes se penchent pour les regarder venir ; Friquet les aperçoit tout à coup.

« Vos sœurs, dit-il à demi-voix, et votre frère ! Ils vous attendent. »

Les trois enfants sont très intrigués par la présence de Friquet.

« D'où peuvent-ils venir ? s'écrie Germaine ; il faut qu'elle nous le dise !

– Cette Thérèse !... fait Maurice en souriant, voilà ce petit mendiant qui la suit partout comme un chien ; grand-mère a bien raison de l'appeler une charmeuse.

– Regardez ! s'écrie la petite Blanche, elle a l'air d'une sainte de l'ancien temps. »

Thérèse s'est arrêtée, et, la main posée sur l'épaule de son élève, elle lui dit adieu.

« Tu reviendras demain, n'est-ce pas ? »

Certes, il reviendra. Elle n'a pas besoin de le

lui rappeler.

Mais les autres l'intimident, il s'enfuit bien vite.

Thérèse le suit des yeux un instant, puis, levant la tête, elle fait signe à Maurice de lui ouvrir la porte, et là-dessus tous les trois se précipitent au-devant d'elle.

« D'où viens-tu ? »

Thérèse est accueillie par cette question trois fois répétée.

« Du petit bois », répond-elle brièvement. Et elle demande à son tour :

« Où est maman ? »

– Dans la chambre de grand-mère, répond la petite Blanche ; elle te cherchait tout à l'heure. »

Thérèse courut à la chambre de sa grand-mère.

M^{me} Daras était là, en effet ; la fillette les embrassa toutes deux.

« Vous m'avez cherchée, maman ? dit-elle.

– Oui », répondit M^{me} Daras, et, faisant la même question que ses enfants :

« Où étais-tu ? ajouta-t-elle.

– Dans le bois, avec mon petit mendiant.

– Encore un bouquet ? demanda la grand-mère en regardant Thérèse.

– Non, grand-mère, c'est moi qui lui avais dit de venir me parler.

– Te parler ! répéta M^{me} Daras avec surprise ; à quel propos ? »

Thérèse rougit ; elle n'avait pas l'habitude des mystères, mais il lui en coûtait beaucoup de divulguer la faute de son protégé et de l'exposer ainsi à un jugement sévère et à la méfiance de son entourage ; pourtant sa mère devait tout savoir. La grand-mère la vit hésiter, et souriant à sa favorite :

« C'est donc un cas bien grave ? dit-elle.

– Oui, grand-mère. »

Alors, s'approchant de M^{me} Daras :

« Je vais tout vous dire, reprit Thérèse, mais à vous deux seulement ; c'est un secret. »

Alors elle raconta son aventure de la veille,

comment elle avait surpris le petit maraudeur dans son enclos et comment, surprise à son tour par Maurice, elle n'avait eu que le temps de lui donner rendez-vous pour le lendemain.

« Je voulais absolument lui parler, conclut-elle ; il fallait bien lui faire comprendre sa faute. »

Puis, excusant de son mieux le coupable :

« Il est si mal élevé ! reprit-elle. Voler était pour lui une chose toute naturelle ; mais il ne recommencera plus, j'en suis sûre. »

La grand-mère, dont la conviction était moins forte sans doute, eut un geste d'incrédulité ; Thérèse l'aperçut.

« Oh ! grand-mère, s'écria-t-elle, si vous l'aviez vu pleurer, vous le diriez comme moi ! Il ne volera plus jamais, je vous l'assure, puisqu'il me l'a promis !

– Comment cela ? » demanda M^{me} Daras.

Thérèse reprit son récit ; elle raconta dans tous ses détails l'entrevue du matin, montrant le repentir du pauvre petit, ses bonnes dispositions,

sa docilité et enfin la joie avec laquelle il acceptait ses leçons ; elle expliqua son projet et finit en demandant à sa mère, comme une grâce, de ne pas s'y opposer.

« M'y opposer ! s'écria M^{me} Daras, ma chère enfant, peux-tu le penser ? Je t'approuve complètement, au contraire ; si petites que soient les chances du succès, il faut toujours essayer de faire le bien.

– Dieu bénisse mon bon petit apôtre ! » ajouta la grand-mère.

Et elle attira sa petite-fille à elle pour l'embrasser.

« Ce sera le bon grain de la parabole jeté au milieu de l'ivraie, dit M^{me} Daras en souriant quand Thérèse eut quitté la chambre ; reste à savoir si l'ivraie l'étouffera.

– Oh ! s'écria la grand-mère, elle le convertirait tout à fait en huit jours que cela ne m'étonnerait pas. Là où tout autre échouerait, Thérèse réussira. Qui donc peut résister à notre charmeuse ? »

À ce moment la charmeuse, les yeux brillants et la mine épanouie, courait rejoindre les autres dans le jardin.

« Ah ! la voilà ! s'écria Maurice dès qu'elle parut ; Thérèse, viens ici. N'est-ce pas que tu faisais la morale au petit mendiant en revenant du bois ? »

Et comme elle rougissait et détournait la tête :

« Chère sainte Thérèse, dit la petite Blanche en se suspendant à son bras, l'ange gardien des pauvres gens, comment fais-tu pour être toujours si bonne avec tout le monde ?... »

VI

Friquet n'a jamais fait de bien grandes réflexions sur ce thème, qui en a pourtant inspiré beaucoup : la fuite du temps.

Il s'endort le soir et s'éveille le matin ; il a trop chaud l'été et trop froid l'hiver : voilà à quoi se bornent ses remarques.

Il n'a jamais donné un regret au jour fini, à la saison passée. Ce soir on est ici, demain on sera plus loin ; que lui importe ! il n'a d'attaches nulle part.

Séjourner n'importe où, puis s'en aller ailleurs, n'est-ce pas chose toute simple et toute naturelle ?

Mais dans ce monde tout dépend des circonstances.

Bréhémont, pour lui, n'est pas « n'importe où », et l'idée du départ gâte toutes les joies du

pauvre Friquet.

Il y pense sans cesse.

Les nuits sont trop courtes ; à peine est-il endormi, que déjà le soleil se lève sur le matin suivant.

Les jours vont trop vite ; le soleil disparaît à moitié route, et voilà la nuit déjà revenue.

Il n'a jamais prêté si vive attention aux discours de son oncle ; M. Pichard aurait le droit de s'en flatter. Que va-t-il dire ?... Aurait-il décidé de lever le camp ?

Il épie les moindres mouvements de M^{me} Pichard ; range-t-elle une boîte, il croit la dernière heure venue. Pauvre Friquet !... Ce jour fatal arrivera pourtant, il ne le sait que trop. Mais s'il pouvait être au moins retardé !

Oh ! ces heures passées au petit bois ! ces leçons si douces ! À mesure qu'il les comprend mieux, il les aime davantage.

Est-ce la dernière ?... Chaque jour, le cœur serré, il se fait cette question. Mais Bréhémont semble convenir aussi à M. Pichard ; le temps

s'écoule, et il ne parle pas du départ.

Les chevaux maigres peuvent se croire à la fin de leurs misères, au but de leur éternel voyage ; c'est bien la terre promise, cette herbe toujours verte, sous l'ombrage des grands arbres.

La conduite de tous les Pichard est d'ailleurs exemplaire. Plus de maraude ! Clotte peut dormir en paix, l'attaque dont elle a failli être victime ne se renouvellera pas. On vend beaucoup de corbeilles ; M. Pichard lui-même en tresse du matin au soir, et c'est un spectacle dont les siens jouissent rarement.

Il semble qu'il ait à cœur de gagner la bonne opinion des habitants de Bréhémont, y compris les « gens de la police ». Enfin, quand ils quitteront le pays, nul doute qu'ils n'emportent la considération et les regrets de toute la population.

M. Pichard ne confie à personne le soin de vendre les paniers qu'il a confectionnés ; il va les offrir lui-même à la belle maison, sans se laisser jamais décourager par les refus réitérés des domestiques, qui n'ont que faire d'une si grande quantité de corbeilles.

Friquet s'étonne un peu de ce changement subit, et surtout il s'en réjouit.

Il était décidé, coûte que coûte, à lutter contre les ordres de son oncle, et son rôle se trouvait bien simplifié par ces nouvelles façons.

M. Pichard subirait-il donc aussi l'influence d'un bon ange et d'une jolie voix douce ?

Cet heureux état des choses durait depuis quinze jours. Friquet savait sa prière d'un bout à l'autre sans se tromper, et il n'oubliait jamais de la dire, le matin dans le bois avec Thérèse, et le soir avant de s'endormir ; même le soir, quand il était seul, il y ajoutait celle qu'il avait promis à Thérèse de dire toujours : « Mon Dieu, faites-moi la grâce d'être un bon garçon. » Il savait bien maintenant ce qu'il demandait.

Deviendrait-il vraiment un bon garçon ? Thérèse l'assurait, et elle ne pouvait se tromper.

Un soir, comme Friquet rentrait au campement, il faillit jeter un cri de désespoir ; M^{lle} Pichard, sa cousine, emballait des paniers, pendant que son père faisait une inspection

minutieuse du harnachement des chevaux, c'est-à-dire deux grosses cordes usées par un long service et qui nécessitaient de fréquentes réparations.

Ils allaient partir, ce n'était que trop évident.

Après le dîner, M. Pichard bourra sa pipe. Ces jours derniers, il avait beaucoup travaillé (relativement), et le repos est une douce chose quand on pense l'avoir bien gagné.

M^{me} Pichard s'approcha bientôt de son mari ; elle semblait préoccupée.

« Tu es décidé ? demanda-t-elle à demi-voix.

– Je t'ai déjà dit que oui, répondit-il d'un ton bref et rude, comme s'il lui était désagréable d'être questionné.

– Et c'est pour demain ? »

M. Pichard allait répondre quand il surprit le regard de son neveu posé sur lui.

« Ne parlons pas de cela, tu le verras bien !... » fit-il d'un ton brusque ; et il s'éloigna en fronçant les sourcils.

Friquet écoutait, en effet, le cœur très gros ; il ne pouvait être question que du départ, mais son oncle était ce soir d'humeur bien taciturne.

Le lendemain matin, le pauvre Friquet était au petit bois longtemps avant l'heure habituelle. Il y arrivait toujours le premier, et, en attendant Thérèse, moins matinale que lui, il cueillait des fraises (qu'elle était tenue de manger pendant la leçon) ; puis, dès qu'il l'apercevait, il courait à sa rencontre, joyeux et empressé.

Mais ce jour-là il oublia les fraises, il oublia même d'aller au-devant de Thérèse ; il resta assis près du fossé, à l'entrée du bois, et elle le surprit là, plongé dans une triste méditation, les yeux tout rouges et l'air très abattu.

Il ne l'entendit pas venir.

Elle vint tout près de lui ; il ne la voyait pas encore.

« Friquet ! » dit-elle.

Il tourna la tête, et, sans se lever, sans la saluer :

« Nous allons partir », fit-il d'un ton morne.

Thérèse l'avait déjà deviné.

Elle s'assit près de lui, mais les livres ne furent pas ouverts.

C'eût été peine perdue, il n'était pas en état d'apprendre ou de répéter quoi que ce fût.

Il pouvait seulement écouter ; aussi écouta-t-il de tout son cœur les derniers conseils et les dernières recommandations qu'elle voulut lui donner. Elle lui fit promettre solennellement de dire ses prières toujours, comme il les disait maintenant avec elle, de penser souvent à ce qu'elle lui avait appris, pour l'oublier le moins possible.

« Je ne peux plus rien pour toi, mon pauvre petit, dit-elle tristement ; si au moins tu étais capable de m'écrire, de me faire savoir que tu n'oublies pas tes promesses ; je voudrais en être sûre, cela me fait tant de peine d'être forcée de t'abandonner ! Comment pourrions-nous... ? »

Il la vit réfléchir, et reprenant un peu courage :

« Oh ! s'écria-t-il vivement, vous allez trouver un moyen. »

Et en même temps il chercha si bien de son côté, que ce fut lui qui le premier eut une idée.

« Donnez-moi votre adresse, dit-il, je ferai une petite croix sur un papier, et je vous l'enverrai ; vous saurez bien que c'est moi, et la croix voudra dire que je pense à vous et à mes prières. »

Thérèse sourit.

« Ce sera mieux que rien, dit-elle ; je te donnerai mon adresse, tu as raison. »

Et, toute songeuse, elle ajouta :

« Quel malheur que tu ne puisses pas aller à l'école ! »

Il soupira.

« Oui, fit-il tout bas, mais vous savez bien que ce n'est pas possible, puisque je suis un vagabond, un mendiant, un... »

Elle interrompit cette litanie peu flatteuse.

« Écoute, dit-elle, sais-tu ce que tu devrais faire ? »

Il secoua la tête, l'interrogeant des yeux.

« Tu devrais apprendre à tresser des corbeilles,

comme le disait mon frère, pour avoir un métier ; et, quand tu seras un peu plus grand, tu pourras quitter ton oncle et aller travailler dans une ville, chez un vannier, comme ton père ; veux-tu ? »

S'il le voulait ! Ne lui avait-il pas promis de faire tout ce qu'elle lui dirait ?

« Oui, répondit-il ; mais quand est-ce que je serai grand ? »

Puis, sans lui laisser le temps de répondre :

« Quel âge avez-vous ? » demanda-t-il brusquement.

Elle se mit à rire, mais répondit complaisamment :

« J'ai quinze ans. »

Friquet restait sérieux.

« Bien, dit-il d'un air réfléchi ; alors c'est à quinze ans qu'on est grand et raisonnable !... Ce sera long.

– Tu peux être raisonnable avant quinze ans, reprit Thérèse ; qui t'empêche de dire à ton oncle, dans deux ou trois ans, que tu veux te tirer

d'affaire tout seul et que tu désires entrer en apprentissage ? Alors tu trouveras bien le moyen d'apprendre à lire et à écrire ; le dimanche tu iras au catéchisme ! Tout s'arrangera, va, tu verras... »

Cette perspective, bien qu'éloignée, suffit pour tirer Friquet du désespoir où il était plongé.

« Il y a un vannier à Bréhémont, dit-il tout à coup d'un ton qui devenait gai.

– Ah ! la bonne idée !... s'écria Thérèse, toute joyeuse aussi, tu reviendras ici ! Avec la recommandation de maman, le vannier te prendra chez lui. »

La chose étant ainsi convenue et l'avenir préparé, il n'y avait plus aucune raison de se préoccuper beaucoup ; ce n'était qu'une question de temps ; un plan si simple pouvait-il ne pas réussir ?

Les adieux au petit bois finirent moins tristement qu'ils n'avaient commencé ; ce n'étaient plus des adieux ! Le futur citoyen de Bréhémont s'y revoyait déjà en pensée ; le

présent semblait oublié, on ne parlait que de l'avenir.

Pourtant ce triste présent pesa bien lourdement sur lui quand vint l'heure de la séparation.

« Nous nous reverrons, avait dit Thérèse en le quittant sur le bord du chemin ; si tu pars demain matin, viens me trouver ce soir, je t'attendrai sur la terrasse. »

Il y vint, les yeux tout aussi rouges que le matin et l'air aussi malheureux que si les fameux projets s'étaient écroulés soudainement. Il avait une mauvaise nouvelle à lui annoncer et ne la fit pas attendre.

« Nous ne reviendrons jamais à Bréhémont, dit-il avec accablement dès qu'elle fut descendue près de lui.

– Pourquoi ?

– Je ne sais pas. Mon oncle veut s'en aller très loin d'un autre côté.

– Mais, s'écria Thérèse, il ne faut pas te désoler d'avance, ton oncle peut changer d'avis. »

Friquet secoua la tête d'un air de doute ; il savait par expérience que M. Pichard, s'il prenait cette décision, avait pour cela de bonnes raisons à lui connues.

« Non, dit-il, mon oncle ne change jamais d'avis, il ne reviendra pas.

– Eh bien, s'écria Thérèse, tu reviendras seul ; et, qui sait ?... peut-être nous reverrons-nous plus tôt que tu ne le penses !... »

Friquet la regarda tristement ; il n'osait partager cet espoir.

« Donnez-moi votre adresse », murmura-t-il.

Elle lui tendit un paquet qu'elle avait à la main ; c'était une provision d'enveloppes préparées d'avance, il y en avait pour bien des croix ! Friquet les cacha soigneusement sur son cœur, dans une poche de sa vieille veste.

M. Pichard, voulant partir au point du jour le lendemain, avait donné à tous l'ordre d'être au camp à la nuit tombante ; Friquet l'oubliait. Une question de Thérèse lui rappela tout à coup cette consigne.

« Partez-vous de très bonne heure ? demanda-t-elle.

– Oui », répondit-il tout bas ; et, avec un soupir, il ajouta : « Et je devrais rentrer !

– Alors il faut me dire adieu », fit Thérèse.

Il baissa la tête si bas qu'elle ne vit plus que la broussaille blonde.

« Tu ne veux pas m'embrasser ? » reprit-elle.

La jolie voix douce tremblait. Elle avait donc aussi du chagrin ? Elle l'embrassa presque de force, et, quand il releva la tête, il vit des larmes dans ses yeux.

Alors, sans un mot, se dégageant d'un mouvement brusque, il s'enfuit en courant sur la grande route, sans retourner la tête une seule fois.

VII

Les chevaux maigres tirent péniblement la lourde voiture ; le rêve est fini, il a fallu reprendre le collier.

Plus d'herbe fraîche sous les membres fatigués, plus d'ombrage ; la route est dure et poudreuse, le soleil est aveuglant.

Ils avancent à pas comptés, lentement, en bêtes avisées qui ont appris à calculer le plus petit nombre de kilomètres qu'on peut faire entrer raisonnablement dans une étape. Entre leurs jambes les chiens trottent, la langue pendante et l'air maussade.

L'escadron des Pichard s'est dispersé autour de la voiture ; chacun marche à sa convenance, à droite ou à gauche, devant ou derrière.

Seul le Benjamin, assis dans son berceau, montre par une des fenêtres sa figure barbouillée

depuis les yeux jusqu'au menton ; il admire le paysage, et par hasard oublie de crier.

M. Pichard semble préoccupé, M^{me} Pichard est soucieuse. Ils marchent côte à côte sans se parler.

De temps en temps M. Pichard adresse aux chevaux, pour les presser, quelques injures dont ils ne tiennent aucun compte ; puis il retombe dans ses réflexions.

« T'arrêteras-tu au prochain village ? » demanda enfin M^{me} Pichard d'un ton hésitant.

Son mari s'est montré particulièrement discret, ces jours-ci, et ne lui a donné encore aucune instruction sur la conduite qu'elle aurait à tenir dans certaine circonstance connue d'elle et de lui seulement.

« Pas de bavardages, a-t-il répondu chaque fois qu'elle voulait l'interroger ; cela ne sert à rien, et c'est dangereux. Je te dirai tout au dernier moment. »

Ce dernier moment approche sans doute, car cette fois M. Pichard consent à parler.

« Bien sûr, répondit-il à la question de sa

femme, et j'aurai soin de m'y montrer partout. Mais vous partirez le soir, en même temps que moi, et vous irez, sans m'attendre, aussi loin que les chevaux pourront aller d'une seule traite.

– Où nous retrouveras-tu ?

– Près de cette grande ferme où Victor a tué un chat l'autre soir en passant ; je connais tous ces coins-là ; il y a des chemins de traverse que je prendrai en revenant. Vous m'attendrez un jour et une nuit, pas plus.

– Et si tu n'arrives pas ?

– Si je n'arrive pas, vous irez jusqu'à Paris sans vous occuper de moi ; vous resterez à la place habituelle, et là je vous retrouverai... un jour ou l'autre, ajoute-t-il d'un air indifférent.

– Et si le coup manque ?

– Je vous rattraperai sur la route cette nuit.

– Et si on te prend ?

– Vous le saurez bien, et tu feras ce que tu voudras. »

M^{me} Pichard soupire ; l'expédition projetée n'a

pas son approbation.

À ce moment les enfants marchaient en bataillon serré, dont Victor était le centre ; il se fabriquait un sifflet, et les autres le contemplaient avec admiration.

« Où est Friquet ? demanda tout à coup M. Pichard en se retournant à demi.

– Là-bas, avec les autres, répondit M^{me} Pichard, sans prendre la peine de s'en assurer ; tout à l'heure il se chamaillait avec Victor. »

M^{me} Pichard se trompait.

D'abord Friquet ne s'était pas « chamaillé », comme elle le disait, avec Victor ; c'était Victor qui lui avait arraché, de par la loi du plus fort, l'instrument commencé, qu'il perfectionnait maintenant pour son usage particulier ; ensuite Friquet n'était plus avec les autres.

Le Benjamin avait dans la voiture un compagnon de route. Il ne s'en doutait pas, du reste, car depuis quelques minutes il dormait profondément.

Mais Friquet, lui, ne dormait pas, et M.

Pichard n'aurait pas tant causé s'il l'avait su... Il n'écoutait pourtant que d'une oreille distraite ; que lui importaient les faits et gestes de son oncle ? Il avait bien assez de ses propres pensées, de ses chagrins, de ses ennuis, de ses regrets.

Mais voilà que tout à coup il se redresse avec un grand battement de cœur.

« À quelle heure seras-tu à Bréhémont ? » demandait M^{me} Pichard.

À Bréhémont ?... L'oncle retournait cette nuit à Bréhémont.

« Je ne veux rien faire avant minuit, répondit M. Pichard. On se couche tard à la belle maison, ce n'est pas comme dans les fermes.

– Et tu iras seul, décidément ?

– Oui ; je n'ai besoin de personne, je sais mon affaire. Les domestiques couchent dans le grenier ; je connais l'office... et un bon chemin pour y arriver. »

M^{me} Pichard risqua timidement quelques objections ; mais son mari ne voulut rien écouter, et lui ferma la bouche.

« Tu n’y entends rien, dit-il brusquement ; je te répète encore que c’est une maison faite pour cela. Tais-toi, et laisse-moi tranquille. »

Ils se turent tous deux, et Friquet quitta prudemment la voiture pour se glisser inaperçu de l’autre côté de la route.

À la belle maison, comme les vanniers disaient entre eux, on parlait justement de Friquet.

Thérèse était toute triste encore du départ de son protégé, et la grand-mère, confidente de son chagrin et de ses espoirs, la consolait de son mieux et entrait avec complaisance dans tous ses plans.

« Trois ans, dit Maurice qui les écoutait, hum !... c’est bien long. Et c’est plus de temps qu’il ne lui en faut pour t’oublier, surtout en pareille société, ajouta-t-il.

– Pauvre petit ! dit Thérèse, le cœur gros à cette pensée, j’espère pourtant qu’il ne m’oubliera pas. Comme c’est triste de se dire que tant de pauvres petits enfants sont malheureux ! »

Et fondant en larmes tout à coup :

« Oh ! grand-mère, s'écria-t-elle, je voudrais que tous les enfants fussent aussi heureux que nous. Comment peut-on les laisser souffrir ? »

– Mais, s'écria vivement Maurice, ma pauvre sainte Thérèse, à quoi vas-tu penser là, pour te faire de la peine ? Allons, ne pleure pas, et viens jouer pour te distraire de tes idées noires. »

Et, embrassant sa sœur :

« Il reviendra, ton petit bonhomme, répétait-il d'un ton consolant, il reviendra. Nous l'installerons à Bréhémont, c'est entendu. Et je lui promets d'avance ma pratique. Là, es-tu contente ? »

Il l'entraîna de force dans le jardin, et, sous prétexte de la distraire, il ne lui laissa pas une minute de répit jusqu'au moment du coucher.

« Je ne suis pas fâché que ces vagabonds soient partis, dit le domestique en fermant la maison ; je ne dormais pas très tranquille avec des voisins de cette espèce.

– Bah ! dit la cuisinière, il en vient tous les

ans, et ils n'ont jamais rien volé ; l'argenterie est toujours restée dans l'office.

– Eh bien ! ce n'est pas prudent, vous direz tout ce que vous voudrez.

– Quand vous en aurez à vous, dit la cuisinière en riant, vous la garderez mieux que cela, n'est-ce pas ?

– C'est probable ! Mais, en attendant, je n'ai pas peur qu'on vienne me voler dans ma mansarde. »

Quelques instants plus tard, chacun s'enfermait chez soi, et le domestique, rassuré ce soir par le départ des vagabonds, s'endormit tranquillement avant tous les autres.

M. Pichard connaissait parfaitement, en effet, tous les chemins de traverse des alentours de Bréhémont.

Pendant que, sur la grande route, la voiture se remettait en marche, conduite par Victor (les autres dormaient sans s'étonner autrement de ce départ précipité), le chef de la bande, leur tournant le dos, s'engageait seul et d'un pas

rapide à travers champs.

Quand il atteignit Bréhémont, l'heure qu'il s'était fixée n'avait pas encore sonné, et il profita de cette avance pour reprendre haleine un moment dans le fossé qui longeait la terrasse.

Tout était silencieux autour de la belle maison ; pas un chien pour éventer le voleur et donner l'alarme.

Dans sa mansarde le domestique prudent dormait sur les deux oreilles ; la cuisinière rêvait que l'argenterie était exposée sur le grand chemin, et que personne ne se permettait d'y toucher.

Pas une lumière, pas un mouvement.

M. Pichard fit une inspection sommaire autour du jardin, puis il s'approcha de la petite porte, tira d'une de ses poches un outil, et, quelques minutes plus tard, se glissait comme un chat le long des murs et sous les arbres jusqu'à la maison.

La cuisine et l'office formaient un petit bâtiment, ajouté au grand après coup, et qui se fermait par une porte vitrée.

Les contrevents étaient solides ; mais avec du temps, de la patience et de bons outils...

M. Pichard avait bon espoir de réussir.

Après s'être assuré une fois encore que tout dormait autour de lui, il s'attaqua au contrevent.

Il avait la main légère ; le bois craquait à peine, l'outil ne faisait qu'un grincement imperceptible.

La petite porte du jardin était restée entrouverte, à la moindre alerte le voleur aurait bientôt disparu. Tout irait bien, à la condition toutefois de ne pas se laisser surprendre.

Il jeta un regard rapide autour de lui, puis se remit à la besogne.

Mais son premier mouvement fut arrêté court. Quelqu'un saisissait son bras...

L'outil tomba sur le sable.

« Partez ! ou je crie, murmura une voix haletante.

– Friquet ! »

L'oncle faillit crier ce nom tout haut.

Ce n'était pas le moment de lui demander comment il se trouvait là.

D'ailleurs, à peine remis d'un affreux saisissement, M. Pichard n'avait pas encore ses idées bien nettes.

« Sauvez-vous, mon oncle, reprit Friquet d'un ton pressant, mais toujours à voix basse ; je ne voudrais pas vous faire arrêter, mais... »

L'oncle, qui reprenait ses sens peu à peu, lui coupa la parole.

« Ah ça ! murmura-t-il, tu deviens fou.

– Non, mon oncle ; mais vous ne volerez rien ici, je vous en empêcherai.

– Tu... ? »

M. Pichard le saisit au collet et l'enleva de terre comme un chien qu'on veut battre, puis se ravisant :

« Pas de bruit ! grommela-t-il ; file vivement, et retrouve ton chemin comme tu pourras. »

Il le poussait en avant ; mais Friquet résista.

« Sauvez-vous ! répéta-t-il en haussant le ton,

je crie !... »

Et, avant que la main de M. Pichard, levée sur lui, eût le temps de lui fermer la bouche :

« Au secours ! au voleur ! » cria-t-il d'une voix perçante.

Puis, se débattant sous le bras qui le meurtrissait :

« Laissez-moi !... Sauvez vous !... murmura-t-il encore.

– Tais-toi, ou je te tue ! »

Friquet poussa un nouveau cri, un cri de douleur, cette fois.

Une fenêtre s'ouvrait avec fracas ; mais dans le jardin tout était tranquille, et M. Pichard gagnait déjà la route...

La belle maison, si paisible il y a un instant, était en rumeur. Toutes les fenêtres s'ouvraient, toutes les bougies s'allumaient. Les sonnettes avaient retenti du haut en bas, et les domestiques, éveillés en sursaut, accouraient, les uns criant au feu, les autres à l'assassin.

Il y eut quelques minutes d'une confusion inexprimable.

Germaine et Blanche s'étaient réfugiées dans la chambre de leur mère ; Thérèse, tremblante et effarée, se cramponnait au bras de sa grand-mère, sa plus proche voisine sur le palier.

Maurice demandait un revolver. C'était la grand-mère qui avait donné l'alarme, pendant qu'elle expliquait aux femmes et aux jeunes filles, pressées autour d'elle, comment elle avait ouvert sa fenêtre aux cris de : « Au secours ! au voleur ! » La partie la plus vaillante de la troupe était descendue à la suite de M. Daras.

Maurice s'était faufilé derrière son père, partagé entre le plaisir de courir une aventure, la crainte des voleurs et le désir de paraître brave comme un homme.

Le domestique ouvrit la porte, si soigneusement fermée il y a quelques heures, et M. Daras, passant le premier, sortit dans le jardin. Maurice restait hésitant sur le seuil, son bougeoir à la main.

« Oh ! fit-il tout à coup, un outil ! Regardez.

– On a essayé d’ouvrir le contrevent ! » s’écria le domestique, qui cherchait de son côté les traces d’un voleur.

M. Daras se retourna vivement.

« C’est évident, dit-il ; mais comment expliquer ces cris ? Le voleur n’a pas crié au secours contre lui-même ! Cherchons... »

Les recherches ne furent pas longues ; à un mètre à peine de la maison, M. Daras s’arrêta brusquement.

« Un enfant ! »

Tous se précipitèrent sur ses pas.

Le domestique, qui s’était penché, étendit sa main, puis la retira vivement.

« Du sang ! fit-il tout tremblant. Il est mort ! »

VIII

« Chut ! ne faites pas de bruit, il vient de s'endormir. »

Et la grand-mère, un doigt sur les lèvres, renvoie les enfants, qui veulent entrer pour avoir des nouvelles du blessé.

Ils sortent docilement, à l'exception de Thérèse, qui ferme la porte derrière eux, traverse la pièce sur la pointe du pied, et vient s'asseoir auprès de sa grand-mère.

Friquet a été étendu sur un bon lit, dans une chambre du rez-de-chaussée. On a lavé le sang qui couvrait sa pauvre petite figure, et la broussaille blonde est cachée sous une large compresse.

Il n'a plus l'air d'un petit cadavre ; ses joues sont très rouges, et il respire fortement. Son bras gauche est maintenu immobile par un bandage.

On ne lui a pas fait une seule question ; le docteur a dit de le laisser tranquille, car il a une grosse fièvre, et toute la matinée il a été très agité.

Aussi son sommeil est-il respecté. Les enfants s'en vont jouer bien loin, dans l'enclos ; Thérèse seule a obtenu la permission d'aider sa grand-mère à veiller son malade.

Elle se lève de temps en temps pour le regarder dormir.

« Je serai contente quand il pourra parler, dit-elle tout bas, et nous expliquer comment et pourquoi il se trouvait là, cette nuit, avec le voleur. »

C'est un mystère qui fait travailler toutes les cervelles, depuis le moment où Maurice a reconnu Friquet, quand son père l'a soulevé dans ses bras pour le porter dans la maison.

Les domestiques ont leur opinion faite à cet égard. Mais, du moment que M^{lle} Thérèse a l'air d'adopter ce petit vagabond, du moment qu'on le soigne comme un enfant de la maison, que le

docteur le dorlote comme un prince, et que c'est la grand-mère en personne qui change ses compresses, ils gardent cette opinion pour eux. Et leurs suppositions et réflexions sur l'aventure de la nuit ne se disent qu'à l'oreille, entre les quatre murs de l'office.

Friquet dort une grande partie de la journée, à la vive satisfaction de sa garde-malade, et quand le docteur revient le soir, il se montre très content aussi de l'état de son patient.

La blessure à la tête n'est pas grave ; c'est le pauvre bras qui est le plus à plaindre ; il est cassé, et ce sera un peu long.

Pourtant le docteur ne doute pas que, dans un jour ou deux, Friquet ne demande à se lever ; en prévision de quoi M^{me} Daras fait arranger pour lui un vieux costume à Maurice.

Cette chambre du rez-de-chaussée est très gaie ; la grande fenêtre donne sur le jardin, et dès qu'on l'ouvre, le matin, le soleil entre et va jusqu'au fond, sur le lit où M. Friquet se prélasse, enfoncé dans un monceau d'oreillers.

Il est très heureux ce matin, M. Friquet. Sa tête ne lui fait plus de mal du tout ; le docteur lui a permis de se lever après son déjeuner, et ce déjeuner, c'est Thérèse elle-même qui le lui donne ; elle le fait manger de sa propre main pour remplacer celle qui lui manque momentanément.

Germaine et Blanche sont là aussi ; c'est comme une dînette de poupée, avec cette différence que la poupée mange pour de bon tout ce qu'on lui offre ; elle a même aujourd'hui un fameux appétit.

Maurice s'offre ensuite comme valet de chambre, et monseigneur Friquet ne se reconnaît plus dans le beau costume dont il l'a revêtu.

« Là, dit Maurice, très fier de son œuvre, tu as l'air d'un vieil invalide avec ta manche ballante ; il ne te manque que la médaille. »

Les jambes du vieil invalide ne sont pas aussi solides qu'elles en avaient l'air quand il était couché ; Maurice l'installe dans un grand fauteuil et court appeler toute la famille pour la faire jouir de ce spectacle intéressant.

Le mystère n'était pas encore éclairci. M. Pichard avait disparu comme une ombre, sans laisser de traces ; pourtant la présence de Friquet en disait long contre lui. Mais, comme on avait cherché vainement, tout le reste de la nuit, autour de la maison, M. Daras, sûr que son voleur était déjà loin, ne voulut pas porter plainte.

On avait essayé de questionner Friquet ; dès les premiers mots, il était devenu si inquiet, si troublé, qu'on n'avait pas osé le pousser beaucoup.

« Ne le tourmentez pas, dit la grand-mère, et laissez faire Thérèse, elle en tirera tout ce qu'elle voudra. »

Ce jour-là, Friquet paraissait tout à fait bien ; appuyé au dossier de son fauteuil, il se mit à compter, pour se distraire, les hirondelles qui traversaient le jardin ; puis il contempla longuement le ciel et les arbres ; alors le bruit du vent dans les feuilles lui rappela le petit bois. Comme il ferait bon y retourner !

Puis il pensa au campement ; mais la grosse voiture n'était plus là. Où irait-il maintenant

quand il serait guéri ?

Retrouverait-il les Pichard ? Comment oserait-il reparaître devant son oncle ? Il n'aurait jamais ce courage.

Et même consentirait-on à le recevoir, après ce qui s'était passé ? Quel souvenir !

Friquet poussa un gros soupir, et Thérèse, levant la tête, l'examina avec inquiétude.

Ses lèvres étaient contractées comme s'il allait pleurer ; plus de joie dans ses yeux. Il y avait un gros nuage sur son front.

« Ton bras te fait mal ? demanda Thérèse.

– Non, mais je pense... »

Il s'arrêta et devint très rouge.

« Dis-moi ce que tu penses », reprit Thérèse.

Et il parla. C'était si simple d'obéir à Thérèse, si facile de lui répondre ! Elle devinait la moitié des choses avant qu'on eût la peine de les avouer. Pour elle le mystère fut bientôt éclairci. Elle sut comment il avait surpris la conversation confidentielle de M. et M^{me} Pichard ; comment,

bien résolu à empêcher le vol, il avait suivi son oncle, en se cachant derrière lui, dans les chemins de traverse ; comment enfin il était entré à son tour dans le jardin par la petite porte laissée ouverte.

« Mais, dit Thérèse, tu n'avais donc pas peur ? Il était pourtant facile de prévoir ce qui est arrivé.

– Non, je n'y pensais pas du tout ; j'étais décidé à ne pas le laisser faire, mais je ne voulais pas de bruit ; c'est sa faute si j'ai crié.

– Alors il t'a battu parce que tu criais ?

– Battu ! répéta Friquet avec étonnement ; non, il ne m'a pas battu ; seulement j'étais sur son chemin, et pour se sauver il m'a jeté de côté si fort, que je me suis senti écrasé contre le mur ; après, je ne sais pas...

– Après, dit Thérèse, tu es tombé sur le sable avec un bras cassé et la tête fendue. Il pouvait te tuer. »

Elle était toute pâle, et sa voix tremblait tellement, qu'elle avait de la peine à parler.

« Mon pauvre Friquet ! et c'est pour nous !...

pour nous ! »

Puis, se levant avec agitation :

« Je vais raconter cela à papa, dit-elle ; il ne sait pas du tout comment la chose s'est passée, et il faut... » Elle s'interrompit, et, passant son bras sous la petite tête encore bandée :

« Mon pauvre Friquet, répéta-t-elle, comme tu as été courageux ! »

Et embrassant le héros :

« Nous ne pourrons jamais te remercier assez, ajouta-t-elle ; je vais parler à papa. »

Tout cela était un peu incohérent, mais Friquet ne s'en apercevait guère. Il ne s'était pas cru héroïque du tout, et se sentit d'abord tout confus d'être si fort admiré et remercié. Puis il trouva douces de telles louanges venant de Thérèse, si douces qu'il commença à être tout naïvement fier d'une prouesse si bien appréciée. Un dernier mot de Thérèse mit le comble à cette fierté.

Comme elle retirait doucement son bras pour se relever :

« Vois-tu, mon petit Friquet, dit-elle d'une

voix attendrie, j'ai confiance en toi maintenant pour toute la vie. »

La petite tête était retombée sur le dossier du fauteuil ; il la releva toute droite.

Ses joues étaient aussi rouges et son cœur battait aussi vite que le premier jour de sa fièvre.

Il regarda Thérèse en face.

« Bien sûr ? fit-il à voix basse et tout suffoqué.
– Très sûr. »

Et voyant son émotion :

« Maintenant, repose-toi, ajouta-t-elle vivement, je m'en vais. »

Mais, la retenant par la main :

« Attendez », fit-il.

C'est tout ce qu'il put dire au premier moment ; il lui fallait quelques secondes pour se remettre.

« Vous allez parler à votre père ? dit-il enfin. Je voudrais... »

Il avait une requête à faire, et ne savait trop

comment la présenter.

« Je voudrais... Demandez-lui, s'il vous plaît, de ne pas envoyer les gendarmes contre mon oncle, parce que je ne voudrais pas... vous comprenez ?

– Oh ! s'écria Thérèse, devinant où il voulait en venir, oui, je comprends : tu ne veux pas être cause qu'il soit pris. Ne crains rien. »

Et elle quitta la chambre.

Il se retourna vers la fenêtre et retomba en contemplation devant le ciel et les arbres, mais il était trop heureux pour que son extase fût troublée, cette fois, par de tristes pensées. Il écouta longtemps la chanson des feuilles ; puis, la solitude et un peu de fatigue aidant, ses yeux se fermèrent peu à peu, et bientôt il n'entendit plus rien.

Le héros faisait un bon somme.

Pendant ce temps, Thérèse, entourée d'un nombreux auditoire qu'elle venait de convoquer, parlait avec la plus grande animation.

Les parents étaient attentifs, Maurice était palpitant.

Au prix même d'un bras cassé et d'une tête fendue, il aurait voulu, dans cette circonstance, être à la place du petit vagabond.

L'aventure de cette terrible nuit avait été discutée bien des fois ; on avait expliqué de plusieurs façons la présence de Friquet dans le jardin. Peut-être s'était-il décidé au dernier moment à se séparer des Pichard pour rester auprès de Thérèse ; il s'était sauvé sans doute, et caché là pour attendre le jour. Alors le voleur, surpris par lui et menacé par ses cris, l'aurait battu et maltraité pour le faire taire.

C'était possible, quoique la coïncidence pût paraître singulière. M^{me} Daras et la grand-mère partagèrent d'abord cette opinion.

M. Daras, tout en recueillant dans sa maison l'enfant blessé et abandonné, s'était arrêté à une autre version qui lui semblait beaucoup plus vraisemblable, étant donnés ses soupçons sur M. Pichard. L'oncle avait amené son neveu comme complice, pour faire le guet probablement.

« Mais alors, disait la grand-mère, pourquoi ces cris de l'enfant ? pourquoi ces mauvais traitements ?

– Il a eu peur sans doute, répondait M. Daras, et crié, dans un moment d'effarement ; et le misérable a puni cruellement cette panique qui le perdait. »

C'était plausible, et la maman ne dit pas à Thérèse tout ce qu'elle pensait sur la pauvre petite graine perdue dans l'ivraie.

Mais si le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable, le vraisemblable peut aussi n'être pas toujours vrai.

Ce fut le cas.

Tout le monde s'était trompé.

Et la vérité éclatait maintenant au grand jour ; Friquet n'était plus un complice, mais un martyr, et personne ne lui marchandait l'auréole.

« Il ne peut plus retourner avec les Pichard, dites, père ? » répétait Thérèse.

Ce ton suppliant sous-entendait :

« Et vous le garderez ici, n'est-ce pas ? »

C'était, en effet, l'espoir caressé par Thérèse depuis l'installation de son protégé dans la grande chambre. Sans le juger ni l'accuser, elle avait attendu simplement ses explications, et aujourd'hui elle triomphait.

M. Daras répondait au discours chaleureux de sa fille par un autre petit discours très pathétique, dans lequel il protestait de sa reconnaissance, se déclarait prêt à arracher Friquet à l'influence corruptrice des Pichard et à prendre en main l'éducation et le perfectionnement de cette bonne petite âme. Puis il vota des remerciements à leur sauveur ; et comme Thérèse savait bien que tout cela, quoique légèrement dit, était très sérieusement pensé, elle sauta au cou de son père et l'entraîna avec tous les autres dans la grande chambre.

Là Friquet, à peine éveillé et très ahuri, eut à recevoir cette imposante députation.

IX

Friquet circulait dans toute la maison ; son bras restait encore en écharpe, mais la tête et les jambes étaient solides maintenant. Il se couchait à la même heure que tout le monde et ne se permettait plus de s'asseoir dans un fauteuil. Encore quelques jours, et il n'aurait plus du tout besoin du secours d'autrui ; sa propre main lui serait rendue.

Alors il irait à l'école ; en attendant il jouissait de son bonheur, occupation toute nouvelle pour lui, et il rendait aux enfants tous les services qu'il pouvait leur rendre.

Il aidait Thérèse à soigner ses poules, et Clotte, qui ne le reconnut pas, acceptait sans frémir le grain qu'il lui tendait.

Il traînait à travers l'enclos le chariot dans lequel la petite Blanche promenait ses poupées, et faisait toutes les commissions de Germaine, qui

n'aimait pas beaucoup à se déranger. Quant à Maurice, il soupirait après le jour où son invalide rentrerait en possession de son second bras, pour le voir se livrer à tous les exercices de gymnastique auxquels il le savait propre en temps ordinaire.

La vie lui devenait donc très douce. Malheureusement on ne peut plaire à tout le monde, c'est bien connu.

Les domestiques, qui nourrissaient le plus profond mépris pour la « race des vagabonds », comme ils disaient, ne pouvaient pardonner au pauvre Friquet cette tache originelle, et ne se gênaient pas pour le lui montrer ; la protection de Thérèse, si puissante d'ordinaire, se trouva insuffisante contre cette antipathie aussi violente qu'irraisonnée. La femme de chambre avait, comme tout le monde, ses bons et ses mauvais jours ; mais, tout compte fait, les mauvais étaient plus fréquents que les bons, et les éclats de sa colère, qu'elle était forcée de contenir ailleurs, remplissaient souvent l'office.

Le pauvre Friquet eut la malchance de se

trouver un jour sur son chemin au beau milieu d'une tempête.

C'était jour de repassage, et tout marchait de travers. Le charbon s'était éteint, les fers refroidissaient ; le linge, humecté la veille, avait trop séché. C'était plus de calamités qu'il n'en fallait pour rompre l'équilibre d'une humeur ordinairement mal assise. Elle entra dans la cuisine comme un ouragan, son bonnet de travers, parlant très haut et brandissant sa pelle à main comme une arme de guerre.

Friquet la regarda avec un certain sentiment de malaise ; dans ce moment elle lui rappelait sa tante. La ressemblance s'accrut tout à coup, car elle tourna sa colère contre lui, comme M^{me} Pichard le faisait le plus souvent.

« Je te défends de me regarder comme cela, petit effronté, s'écria-t-elle ; qu'est-ce que tu viens faire ici ? Tu sais, chacun son goût ; moi, je n'aime pas les voleurs ! »

Le pauvre Friquet, qui n'était rien moins qu'effronté, au contraire, baissa la tête sous l'injure et n'essaya pas de se défendre.

S'il n'était plus un voleur, il l'avait été. Impossible de nier cela.

D'habitude la cuisinière laissait passer l'orage sans souffler mot, et c'était le plus sage parti à prendre ; mais la confusion du pauvre petit lui fit pitié, et elle jugea que la femme de chambre allait un peu loin.

« Voyons, dit-elle, laissez cet enfant tranquille, il ne vous a rien fait ; je n'aime pas non plus les vagabonds, mais il faut être juste, ce petit-là nous a rendu service.

– Vous croyez cette histoire-là, vous ? répliqua l'autre, s'aigrissant encore sous la contradiction ; ces enfants-là, ça a plus de malice que ça n'est gros. Il fera le petit saint jusqu'au jour où il ira rejoindre sa bande en emportant les cuillers et les fourchettes. »

La cuisinière ne put s'empêcher de rire.

« Ce serait tout de même un peu fort, s'écria-t-elle, après s'être fait assommer pour les défendre !

– Qui vivra verra, reprit la femme de

chambre ; on ne me fera jamais admettre, en attendant, que des personnes comme monsieur et madame puissent garder auprès de leurs enfants un petit mauvais sujet de cette espèce.

– Pour ça, je suis de votre avis, dit la cuisinière en baissant le ton.

– Et moi aussi, fit le cocher, qui venait d’entrer ; c’est un drôle de camarade à leur donner. On dit pourtant que les mauvaises connaissances peuvent perdre les meilleurs enfants. Je ne parle pas pour M^{lle} Thérèse, qui est bonne comme tous les anges et au-dessus de tout ; mais M. Maurice ! Si on compte sur ça pour lui apprendre les jolies manières et le beau langage, c’est une drôle d’idée. »

« Ça » c’était Friquet, que le cocher montrait du doigt en appuyant sur le mot d’un ton méprisant ; Friquet, qui les écoutait atterré, retombant du plus haut de son nouveau bonheur dans l’amertume de ses anciennes misères presque oubliées déjà ; Friquet qui restait là, immobile et muet devant ce réquisitoire. Hélas ! les injures encore, la méfiance, le mépris comme

autrefois, et il avait appris justement à en souffrir.

« Oh ! mais vous savez, reprit la voix implacable, monsieur a bien pensé à tout cela ; je l'ai entendu de mes propres oreilles en faire l'observation à madame ; il ne croit pas plus qu'il ne faut aux vertus de ce petit drôle, et il a tant peur qu'il ne lui gâte ses enfants, que, dès qu'il sera rétabli, on coupera les communications, ou je me trompe fort. »

Ils continuèrent longtemps sur ce ton, sans remords de leur cruauté, sans penser même qu'ils fussent cruels. Ce qu'ils disaient était vrai, et un vagabond n'a pas le droit d'être susceptible ; s'il écoutait, tant pis pour lui ! Fallait-il se gêner pour si peu ?

La colère de la femme de chambre, s'étant ainsi exhalée librement, s'apaisa enfin.

Le linge était tout aussi sec et le feu ne s'était pas rallumé tout seul pendant cette crise ; mais le malheureux Friquet ayant apporté une diversion, c'est à ses dépens que le calme s'était rétabli ; il ne restait pas trace de sa mauvaise humeur quand elle se retrouva dans sa lingerie en désarroi.

Le cocher, de son côté, retourna tranquillement à son ouvrage un moment négligé, sans plus se soucier de la question si vivement débattue tout à l'heure.

Friquet était resté debout au milieu de la cuisine, écoutant encore et ne s'apercevant pas qu'on ne l'injurait plus.

Il avait tout entendu, tout compris, dans ce flot de méchantes paroles ; pourtant il avait besoin d'y penser un peu pour s'y reconnaître, et tout cela bourdonnait tellement dans sa tête, qu'il ne pouvait y réfléchir.

Il faisait sans doute une triste mine, car la cuisinière sentit cette fois quelque chose comme un remords qui la remuait.

Elle poussa l'enfant dehors.

« Va prendre l'air un peu, mon pauvre garçon, dit-elle, et ne fais pas attention à ce qu'ils ont dit ; quand Marie est en colère, elle ne ménage personne, vois-tu. »

Il s'en alla lentement dans le jardin et s'y cacha dans le coin le plus reculé.

Le cocher a dit : « Les mauvaises connaissances peuvent perdre les meilleurs enfants. »

C'est bien cela ; il se le rappelle mot pour mot. Et lui, il est une mauvaise connaissance pour eux, il le comprend.

Bien sûr il n'a ni leurs manières ni leur langage, et cette réflexion l'arrête longtemps.

La femme de chambre s'imagine qu'il veut voler les cuillers et les fourchettes, mais cela le préoccupe moins que le reste.

Thérèse ne le croirait pas, elle, ni M^{me} Daras, ni la grand-mère.

Et M. Daras ?

M. Daras a peur qu'il ne lui gâte ses enfants. Il l'a dit, puisque la femme de chambre l'a entendu.

À cette pensée, plus humiliante pour lui que tout le reste, Friquet rougit jusqu'au front, seul dans son coin, comme il en a rougi tout à l'heure devant les trois domestiques. Il se lève brusquement, et, parlant tout haut, malgré lui :

« J'aime mieux m'en aller, dit-il, je ne les

gâterai pas. Je m'en irai. »

Humble et timide comme il l'est, c'est assez qu'on l'accuse pour qu'il se croie coupable ; il ne se dit pas qu'il vaut beaucoup mieux que les apparences ne le font supposer, qu'il a tort de s'en rapporter à une opinion qui lui est si peu favorable.

Il n'y a pas un raisonnement bien solide dans cette pauvre petite tête, et il en revient toujours à son idée fixe, la seule qui surnage dans ce bouleversement.

« Je ne veux pas les gâter. Je m'en irai. »

Pourtant ils sont tous si bons pour lui ! Il n'est certes pas traité comme une mauvaise connaissance dont il faut se méfier. Les enfants ne s'occupent pas de ses manières ni de son langage quand ils le réclament partout et tous à la fois ; mais les enfants ne savent pas ce qu'a dit leur père.

Ils ne savent pas que M. Daras regrette d'avoir cédé aux instances de sa fille, que la présence de ce petit malheureux sous leur toit est un danger

pour eux, par conséquent un souci pour lui.

Ainsi, de l'avis de tous, sans le savoir, sans le vouloir, il ne peut faire que du mal à ceux qui ont voulu lui faire du bien.

Telle est la triste conclusion à laquelle il est forcé d'arriver.

« Je m'en irai, je partirai !... »

Il répète cent fois ces mots en lui-même. Partir !... c'est perdre tout à la fois : c'est quitter Thérèse, c'est renoncer à la vie douce et facile, à tous les bonheurs. Quelle déroute dans sa pauvre cervelle ! quel poids sur son cœur ! Ses tempes battent, ses idées s'embrouillent, il ne voit plus bien clair en lui-même. Restera-t-il ?

Après tout, qui le force à partir ? Personne... Et il est libre de rester.

« Non, non, je ne veux pas ! Je m'en irai... Je partirai. »

Il le dit encore pour s'étourdir, pour écarter toute autre pensée. Il s'avance rapidement vers la maison, comme s'il s'enfuyait déjà.

Il partira parce qu'il ne veut pas leur faire du

mal, parce qu'il ne veut pas être soupçonné..., parce que... Ce petit mendiant serait-il fier ?...

« Friquet, Friquet ! »

Maurice, qui l'aperçoit de la terrasse au moment où il va rentrer, l'appelle de toutes ses forces. Il s'arrête au seuil de la porte, indécis, embarrassé. M. Daras est avec son fils ; il dit quelques mots, et Maurice se tait.

« Il lui défend de m'appeler », se dit Friquet la gorge serrée.

C'est vrai !... Malheureusement Friquet n'entend pas et ne peut deviner le motif de cette défense.

« Laisse-le, a dit M. Daras, il est fatigué sans doute ; je ne veux pas que tu t'habitues à en faire ton esclave. »

Depuis que Friquet a repris ses forces, c'est lui qui le plus souvent va à Bréhémont faire les commandes chez les fournisseurs. (Les domestiques l'honorent jusque-là de leur confiance.) Il s'est toujours montré complaisant, mais aujourd'hui son obligeance dépasse toutes

les bornes. Il va de lui-même s'informer auprès de la cuisinière si elle a des commissions à lui donner.

Elle en a justement une longue liste.

« J'y vais tout de suite », dit Friquet d'un air agité.

Pourtant, avant de partir, il entre dans sa chambre et glisse sous sa veste un petit paquet.

Il quitte la maison ; personne ne l'arrête, personne ne l'interroge. Il traverse le jardin. Sur un des bancs il reconnaît Thérèse, son ouvrage en main ; il faut passer devant elle.

« Tu vas à Bréhémont ? » dit-elle.

Au mépris des belles façons si fort appréciées à l'office, il lui répond d'un signe seulement.

« Ne t'y arrête pas trop longtemps, reprend-elle, j'ai quelque chose à te dire ce soir. »

Elle sourit en parlant, sûre de lui faire plaisir ; il aime tant les histoires. Ce soir !... Il se tient raide et immobile devant elle. Et en lui-même il répète : « Ce soir !... »

Elle s'assure que l'écharpe qui soutient son bras est solidement attachée et ne se dérangera pas pendant sa course.

« C'est bien, dit-elle, maintenant sauve-toi ! »

Il embrasse au passage la petite main qu'elle glisse légèrement le long de son bras, et, obéissant à l'ordre qu'elle vient de lui donner, il se sauve.

X

*Un pied chaussé et l'autre nu,
Pauvre soldat, d'où reviens-tu ?*

Sur le chemin désert et silencieux cette chanson résonne tout à coup, entonnée par une voix forte et joyeuse. Le chanteur, quittant un petit sentier, s'avance à pas pressés sur la route qui s'allonge indéfiniment, droite et blanche, entre deux rangées de peupliers.

C'est un soldat.

Sur ses épaules, à la place du sac, il porte un paquet attaché par des ficelles et auquel pend une gourde ; il est seul, mais la solitude ne l'attriste guère. Quand il ne chante pas à tue-tête, il s'adresse à lui-même toutes sortes de remarques et de questions auxquelles il répond poliment, sans se faire prier.

Il inspecte en connaisseur les champs qui bordent la route, et prédit avec joie une bonne récolte au propriétaire inconnu. Tout ce qui l'entoure semble l'intéresser.

Cette route est monotone, si longue, si droite entre ces éternels peupliers !... Il ne paraît pas s'en douter, c'est une vieille connaissance ; il sait d'avance où il trouvera la prochaine borne kilométrique, et c'est d'une voix attendrie qu'il lit tout haut les noms qui y sont inscrits.

Le soleil baisse ; là-bas, tout au bout, les peupliers paraissent rouges comme à l'automne ; puis maintenant c'est la route qui se perd à l'horizon dans le grand rayon doré.

« Qu'est-ce que je vois là-bas ? » dit tout à coup le voyageur en ramenant sur ses yeux la visière de son képi.

Ce qu'il voit, c'est un petit point gros comme une souris et noir au milieu de la route, d'une blancheur aveuglante.

Le soldat presse le pas. Le point grossit à mesure que la distance diminue ; il a changé de

place, le voilà à gauche de la route ; il disparaît...

« Tiens ! nous jouons à cache-cache, dit le voyageur ; mais je le retrouverai en passant là. »

Quelques minutes plus tard il s'arrête brusquement.

« Eh !... une paire de jambes !

« C'est mon particulier. »

Le particulier est étendu au pied d'un peuplier ; il est couvert de poussière, ses cheveux collent à ses tempes ; son chapeau, rejeté en arrière, laisse voir une cicatrice rouge encore ; l'un de ses bras est replié sous sa tête, l'autre est bandé et passé dans une écharpe. Il dort profondément, si profondément, qu'il n'entend pas un mot des réflexions que le soldat échange avec lui-même pendant un instant.

« Ah ça !... d'où vient-il, celui-là ? Drôle de rencontre ! C'est bien lui qui trottait tout à l'heure. Il est seul (et le soldat regarde autour de lui), tout seul. Il n'est pas long à s'endormir, au moins. Eh ! petit !... »

Le particulier ne donnant pas signe de vie, le

soldat se met à rire :

« Un tambour ne le réveillerait pas ! reprend-il. C'est dommage de le déranger ; il ne va pourtant pas rester là toute la nuit, je suppose. »

Et, se penchant :

« Petit ! » dit-il encore.

N'osant toucher le bras bandé, il secoue doucement une des petites jambes, puis l'autre.

Cette fois le dormeur entrouvre un œil.

« Allons donc, conscrit ! »

Il s'éveille tout à fait, et se redresse effaré.

« Un gendarme ! »

C'est son premier cri.

Le soldat éclate de rire.

« Oh ! oh ! nous en sommes là ?

« Tu as peur des gendarmes ? Qu'est-ce que tu as donc fait ?

– Rien, Monsieur, je... je me suis endormi.

– Tiens ! dit le soldat gaiement, je l'avais deviné, rien qu'à te voir. Allons, camarade, frotte

un peu tes yeux, et causons. »

Le camarade obéit ; il s'assied, le dos appuyé à l'arbre, et regarde encore tout ébahi le soldat, qui s'est jeté sur l'herbe en face de lui.

« D'où viens-tu ?

– De loin, répond vaguement le petit ; je marche depuis cinq jours.

– Cinq jours !... un moucheron de ton espèce. Ce n'est pas possible.

– Mais si, Monsieur. Oh ! j'ai l'habitude de marcher ; et puis une fois quelqu'un m'a pris en voiture, sur la route ; ça m'a aidé, Monsieur. »

Il parle d'une voix dolente, la phrase finit dans un bâillement ; tout engourdi, il renverse sa tête contre l'arbre.

« Monsieur !... répète le soldat en riant ; d'abord je ne m'appelle pas Monsieur. Tu n'as donc pas vu mon galon ? »

Il lui passe sous les yeux sa manche galonnée, que l'enfant considère un instant avec respect ; ce spectacle imposant l'a sorti de sa torpeur ; il se redresse, prêt à répondre à toutes les questions

que voudra lui poser ce beau militaire.

« Mettons cinq jours, reprend celui-ci d'un ton conciliant ; après tout, cela se peut, tu as l'air d'être au bout de ton rouleau. Et où vas-tu ? »

À cette question, assez simple et naturelle pourtant, le petit voyageur se trouble et perd contenance. Il rougit, détourne les yeux avec embarras et répond si bas, qu'on l'entend à peine :

« Je ne sais pas.

– Ah ça ! s'écrie le militaire, te moques-tu de moi ? Je vais te demander tes papiers, si tu continues.

– Oh ! s'écrie l'enfant effrayé, Monsieur !... caporal !... je n'ai pas de papiers. Comment voulez-vous ? J'étais... je suis... »

Il s'interrompt, tout bouleversé et ne sachant que dire ; puis tout à coup la petite voix reprend, morne et découragée :

« Du reste, mettez-moi en prison si vous voulez, ça m'est égal... Je suis trop fatigué. »

Il y a, en effet, une telle expression de

souffrance et de lassitude sur cette petite figure pâle et défaite, que le soldat se sent pris de pitié.

« En prison ! s'écrie-t-il, et à propos de quoi ?... Crois-tu que je voudrais mettre en prison un pauvre petit diable comme toi ? N'aie pas peur, je ne te demanderai plus tes papiers, c'était pour rire. Seulement tu vas dîner avec moi, j'ai des provisions ; as-tu faim ? »

Le petit secoue la tête.

« Non, murmure-t-il, j'ai trop sommeil.

– Cela ne fait rien, il faut manger quand même ; tu dormiras après. »

Il ouvre son paquet, en tire ses provisions, et les partage fraternellement avec son convive, qui n'y fait guère plus honneur qu'un oiseau ; puis, détachant sa gourde, il le force à avaler quelques gouttes de vin ; puis... il finit tout seul le repas ; son compagnon a fermé les yeux, sa tête est retombée en arrière, le voilà rendormi. Le soldat le regarde longtemps avec attention et reprend son monologue.

« C'est vrai qu'il a marché longtemps,

murmure-t-il, cela se voit à ses chaussures ; et puis il est à moitié mort de fatigue. Qu'est-ce que cela veut dire ?... Et il ne sait pas où il va. Hum ! cela me paraît louche !...

« Ce n'est pourtant pas un déserteur, reprend-il en riant. Après tout, qui sait ? Il n'y a pas que les soldats qui désertent ; il a pu se sauver s'il était maltraité chez lui ; on en a vu comme ça, des enfants s'en aller quand ils se trouvaient trop malheureux. Justement il est en piteux état avec sa tête blessée et son bras en écharpe. Qu'est-ce que tout cela signifie ? on y perd son latin. »

Et le brave soldat, renonçant à trouver tout seul la solution du problème, se lève et remet sur son dos le paquet, très allégé maintenant.

« Allons, murmure-t-il, assez de temps perdu, je vais me mettre en retard. »

Pourtant il ne s'éloigne pas ; il regarde toujours son compagnon endormi.

« C'est bête ! dit-il se parlant encore à haute voix ; mais cela me fait quelque chose de le laisser là pour toute la nuit. Pauvre moucheron !

ça fait pitié de le voir, il n'en peut plus. »

Il réfléchit un instant, hésite, puis secouant l'épaule :

« Bah ! fit-il, je l'emmène ; nous verrons bien demain s'il s'expliquera. » Et tout en parlant, sans autre réflexion, il se penche sur l'enfant, le prend dans ses bras avec toutes sortes de précautions pour ne pas le réveiller, et renverse doucement la petite tête inerte par-dessus son épaule.

« Là, dit-il avec satisfaction, comme cela il n'est pas plus lourd à porter que mon fusil. En avant, marche !... »

Depuis longtemps le soleil est couché ; les peupliers paraissent maintenant tout noirs dans le lointain ; on voit encore les bornes, mais on ne distingue plus qu'avec peine les noms qui y sont inscrits.

Le soldat marche sans hésiter, en homme qui sait son chemin ; mais il ne chante plus et ne se parle plus qu'à demi voix ; est-ce l'influence du crépuscule ? C'est plutôt la crainte de réveiller

son camarade, car ses pensées n'ont rien de mélancolique.

« Ils ne se doutent pas du cadeau que je leur apporte, murmure-t-il ; ce sera curieux. La mère Besnard va pousser des cris de paon d'abord, et puis demain elle ne voudra plus qu'il parte. Sans compter que la maman va le fourbir des pieds à la tête, le pauvre malheureux.

« Mais, tout de même, ça ne sera pas du luxe », ajoute-t-il après réflexion.

« Saint-Martin : deux kilomètres ! »

Le voyageur lit sans peine, malgré l'obscurité croissante, ce renseignement superflu pour lui ; encore quelques minutes, et il apercevra, au détour de la route, les premières maisons de son village.

« Je ne serai pas fâché d'arriver, dit-il ; ce petit drôle pèse plus qu'il n'en a l'air. J'ai le bras tout engourdi. »

Il n'ose le remuer pourtant, et le dormeur, qui n'entend pas cette plainte, tourne la tête sans s'éveiller, et pousse un petit grognement de bien-

être.

« Ne te gêne pas, dit le brave garçon en riant ; il paraît que l'oreiller est bon... »

La route traverse le village ; mais le soldat la quitte avant d'y entrer, et s'engage dans un petit chemin. On aperçoit de loin une lumière.

« Ils m'attendent », murmure-t-il ; et, oubliant son fardeau, il presse le pas.

La grande cour d'un moulin ; une porte ouverte :

« Bonjour la compagnie ! » crie du dehors une voix joyeuse.

Il entre, et sa voix se perd dans un brouhaha de rires, d'exclamations, de baisers sonores, donnés et rendus en même temps.

L'enfant, éveillé en sursaut, s'est glissé à terre ; il reste là éperdu, ahuri, incapable de comprendre où il est et ce qui se passe.

Personne ne le voit. On entoure le soldat ; tout le monde questionne et répond à la fois. On s'embrasse encore.

Enfin la mère Besnard se précipite vers le foyer ; il y a un grand vacarme de casseroles et de vaisselle ; la soupe fume sur la table, on pousse le soldat vers une chaise, et la porte est refermée.

Mais tout à coup :

« Miséricorde ! crie une voix qui fait vibrer les vitres, qu'est-ce qu'il nous amène là ?... »

C'est la mère Besnard. Le soldat vient de présenter le cadeau qu'il apporte à sa famille.

« Mange cela, tais-toi et redors. »

C'est toute l'explication que l'enfant a obtenue de son ami le militaire.

On a mis devant lui une bonne assiettée de soupe, il l'a mangée et il s'est tu. On l'a étendu sur un gros tas de paille, et maintenant il *redort*, selon la consigne.

XI

La mère Besnard est toujours la première levée ; pour un peu elle éveillerait les coqs. Rien ne se fait au moulin sans qu'elle s'en mêle, et du matin au soir elle gronde tout le monde, et surtout ses maîtres.

Le moulin lui appartient par droit de conquête ; elle y sert depuis trente ans et y règne despotiquement depuis la mort de son premier maître, n'ayant jamais voulu reconnaître l'autorité de l'enfant qu'elle a vu élever, et ne pouvant admettre qu'il fût le maître à son tour.

On la laisse dire et faire, et les autres domestiques, bien plus nouveaux qu'elle dans la maison, se sont habitués à lui obéir sans réplique ; les Frémy sont d'assez braves gens pour qu'on endure chez eux sans se plaindre les tracasseries de la mère Besnard.

À son régiment, Marcel Frémy est caporal,

mais au moulin il n'est plus rien du tout. La mère Besnard ne prend pas son galon au sérieux ; pour elle il est encore son petit Marcel, son enfant gâté ; il a toujours dix ans, et, dans son for intérieur, elle a triste opinion du colonel qui distribue des grades à de pareils marmots.

C'est sur ce « marmot » que de préférence elle exerce son despotisme.

Si Marcel reçoit une ondée, il est grondé en rentrant et forcé de s'asseoir devant le feu de la cuisine et d'y sécher ses vêtements et ses chaussures, sous l'œil sévère de la mère Besnard ; s'il a trop chaud, s'il n'a pas faim, la mère Besnard le prend à partie. Quand il se révolte sous le joug, elle pleure et crie à l'ingratitude ; alors il lui demande pardon et se soumet, moyennant quoi ils redeviennent bons amis. C'est un tyran, mais un tyran qui adore ses victimes et qui l'a prouvé tant de fois, que les pauvres victimes sont sans force contre sa tyrannie.

Il était donc bien naturel que le soldat pensât à la mère Besnard quand il avait résolu d'emmener

sa trouvaille avec lui.

Jusqu'ici sa prophétie s'était réalisée ; la mère Besnard avait « crié comme un paon » et refusé de donner une chambre et un lit à la trouvaille.

Il mettrait le feu, il dérangerait tout, rien n'était prêt. Un bon tas de paille dans la grange, c'était tout ce qu'il lui fallait. Aux dernières manœuvres, le caporal avait couché sur la paille et dans une grange moins belle que celle du moulin, et ne s'en portait pas plus mal ! Il n'essaya donc pas de protester, et de fait l'enfant dormit comme un prince jusqu'au matin.

Dès l'aurore, la mère Besnard vint en personne s'assurer qu'il avait passé une bonne nuit. Elle le retrouva tel qu'on l'avait laissé la veille, seulement ses yeux étaient ouverts, et il regardait curieusement autour de lui.

« Eh bien ! l'enfant de troupe, es-tu reposé ? » demanda gaiement le caporal, qui venait d'entrer avec la meunière à la suite de la mère Besnard.

L'enfant se souleva avec effort :

« Oui, balbutia-t-il ; mais pourquoi ?... »

Comment suis-je ici ?

– Oh ! tu n’y es pas venu tout seul, répondit le soldat en riant ; tu as fais la route sans t’en douter, sur mon bras,... un vrai paquet.

– Oh ! murmura le petit d’un air confus, je dormais ?

– Comme une marmotte. Mais tu t’es éveillé en arrivant ; tu ne t’en souviens donc plus ? »

L’enfant frotta ses yeux, et, rappelant ses esprits tant soit peu égarés :

« Si, dit-il, maintenant je me souviens. Merci, Monsieur, je...

– Tu me remercieras une autre fois ; viens déjeuner. »

Et, comme le soldat lui tendait la main pour se lever, la mère Besnard les arrêta. Elle jugeait le moment venu de faire subir un interrogatoire à cet enfant trouvé qu’on avait amené, logé et nourri sans sa permission.

« Qu’as-tu au bras ? demanda-t-elle.

– Il était cassé, Madame, mais il est presque

guéri.

– Et comment l’avais-tu cassé ?

– En tombant, répondit l’enfant avec un visible embarras.

– Comment t’appelles-tu ?

– Friquet.

– Friquet ? répéta la mère Besnard avec une certaine aigreur ; ce n’est pas un nom !

– J’en ai un autre, Madame, un vrai, Frédéric Davaud.

– Où sont tes parents ?

– Je n’en ai plus, Madame.

– Est-ce bien vrai ? » demanda la mère Besnard, sévère comme un juge d’instruction.

Il la regarda, tout étonné. Pourquoi avait-elle l’air d’en douter ? Thérèse l’avait cru tout de suite, elle.

« Oui, Madame, fit-il tristement, c’est vrai ; ils sont morts depuis longtemps.

– Qui t’a élevé alors ?

– Mon oncle. »

Cela fut dit d'un ton bref ; Friquet n'avait aucun désir de s'étendre en longs détails sur la famille Pichard. La mère Besnard l'examinait d'un œil méfiant et soupçonneux.

« Pourquoi n'es-tu plus avec ton oncle ? Où est-il ? » demanda-t-elle coup sur coup d'une voix de plus en plus sévère.

Le pauvre Friquet était au supplice.

Comment raconter cette triste histoire à des étrangers ?... Pouvait-il leur dire tout, comme à Thérèse ? Oh ! sa bonne fée ! sa jolie fée, qui le connaissait et le comprenait si bien !

Son cœur se gonfla ; deux grosses larmes roulèrent sur ses joues.

« Laisse-le, mère Besnard, s'écria brusquement son ami le soldat, tu vois bien que tu lui fais peur ! Il est craintif, ce petit, je m'en suis déjà aperçu hier soir.

– Eh ! riposta la mère Besnard avec humeur, je ne l'écorche pas en lui demandant où est son oncle ! »

Friquet sanglotait.

« Mais je n'en sais rien, cria-t-il d'une voix désespérée, et je ne veux plus aller avec lui... Je ne veux pas retourner... là-bas !... je me suis sauvé... je... »

Le soldat l'interrompit vivement :

« On te rendait malheureux, s'écria-t-il ; j'en étais sûr. Allons, ça suffit ; ne pleure plus, c'est fini. Viens déjeuner pour te remettre.

– Attends », dit la meunière.

Au contraire de la mère Besnard, elle parlait peu et réfléchissait beaucoup.

« Attends, il faut d'abord qu'il soit nettoyé un peu. »

Et, prenant Friquet par la main, elle l'entraîna vers la pompe. Encore une fois la prophétie du soldat se réalisait. Aurait-il raison jusqu'au bout ?

Pendant le déjeuner, la mère Besnard n'adressa pas une parole à Friquet ; mais quelques instants après qu'il eut quitté la table, le trouvant seul, appuyé mélancoliquement à la porte, elle lui signifia l'ordre d'aller secouer son

tas de paille et de s'y recoucher jusqu'à l'heure du souper, afin d'en finir une bonne fois avec sa fatigue, sa pâleur et cet air malheureux qui l'agaçait terriblement, prétendait-elle.

« Cela veut dire, murmura le soldat, qu'elle prend le petit en main et s'en charge. Nous n'avons qu'à nous bien tenir. »

Un peu plus tard la mère Besnard préparait un petit lit dans un cabinet voisin de la chambre de Marcel.

« Tiens ! cria celui-ci d'un air très surpris, qui donc veux-tu installer là ?

– Ce n'est pas ton affaire, grommela-t-elle ; mais quand on s'amuse à ramasser un enfant, il faut au moins le soigner un peu mieux qu'un chien perdu. Et comme personne n'a pensé à me le dire, j'ai pris sur moi de lui arranger un lit.

– Tu as bien fait, dit le soldat, qui l'écoutait en tordant sa moustache, et c'est bien heureux, ma vieille Besnard, que tu penses toujours à tout. Dis-moi ton avis sur ce petit ; que nous conseilles-tu de faire ? »

La mère Besnard se tourna vers lui tout d'une pièce, ses petits yeux brillants de fierté.

Donner des conseils ! C'était le plus grand plaisir de sa vie, et Marcel le savait bien.

Elle ne manquait jamais de s'en défendre pourtant.

« Oh ! dit-elle, mes conseils. tu sais !... on me les demande pour ne pas les suivre ; j'y suis habituée. Du reste, vous en avez bien le droit, vous en êtes les maîtres. Vos affaires ne me regardent pas. »

Elle se tut ; mais le soldat, qui la connaissait, ne protesta pas et attendit.

« Pourtant, reprit-elle d'un ton subitement irrité, j'aime à croire que vous n'allez pas le rejeter sur le chemin dans l'état où il est. Vous ferez bien, si vous ne voulez pas qu'il meure de misère, de le laisser se remettre ici jusqu'à nouvel ordre.

– C'est absolument notre avis, répondit le jeune homme, et je serais très content pour mon compte de le garder ici, si personne ne le

réclame ; où irait-il, le pauvre petit diable ? »

La mère Besnard allait elle aussi loin dans ses plans ? Il épia l'effet de ses paroles.

Elle resta impénétrable ; il ne lui avait pas demandé son avis sur ce dernier point.

« Maintenant, reprit-il d'un air détaché, reste à savoir ce qu'en dira mon père à son retour. »

Le moyen était bon.

« Ton père ! s'écria la mère Besnard hors d'elle-même à la pensée que le meunier pourrait contrecarrer les plans de son enfant gâté ; ton père !... Ce serait un peu fort, par exemple ! »

Mais, s'apercevant à temps qu'elle allait un peu plus loin qu'à l'ordinaire, elle se reprit tout à coup.

« Ton père ! répéta-t-elle d'un ton très adouci, tu sais bien qu'il ne fait que ce que nous... que ce que vous désirez, ta mère et toi. Ainsi, mes enfants, si vous voulez garder ce petit toujours, nous en serons les maîtres. »

Marcel retint un sourire ; il savait ce qu'il voulait savoir.

La mère Besnard, attendrie par la misère de l'enfant trouvé, avait décidé en elle-même, de sa propre autorité et sans consulter personne, qu'il fallait le garder au moulin.

Et c'est ainsi que la prophétie du soldat se trouva réalisée de point en point.

Quand le meunier rentra, le lendemain, Friquet avait le teint frais et reposé ; la broussaille blonde était tondue ; ses vêtements, vigoureusement secoués et brossés par la meunière, ne gardaient pas trace de la poussière des chemins ; les vieilles chaussures étaient si brillantes, que personne ne les aurait reconnues. Un beau mouchoir de coton à grands dessins soutenait son bras, le médecin du village, consulté le jour même, ayant conseillé un peu de patience encore à son nouveau client. Enfin le petit fugitif, si délabré la veille, était maintenant un hôte très respectable.

Sa présence au moulin fut expliquée au meunier en quelques mots, écoutés d'ailleurs d'une oreille distraite. Celui-ci, tout au bonheur du retour définitif de son soldat, approuva tout ce qu'on voulut sans y prendre garde. On trouverait

bien à l'employer, oh ! certes, quand ce ne serait qu'à garder les oies ou les moutons, ou à ramener les canards qui s'éloignaient toujours dans le courant ; c'est très commode, à la campagne, ces petits domestiques à tout faire.

D'ailleurs, ce serait de la barbarie, en effet, de renvoyer tout de suite ce malheureux être sans feu ni lieu ; il fallait attendre, il fallait voir.

La mère Besnard perdit ainsi une belle occasion d'affirmer une fois de plus son autorité, mais Friquet y gagna que son séjour au moulin fût prolongé de l'agrément de tous « jusqu'à nouvel ordre », c'est-à-dire indéfiniment.

Un mois plus tard, jour pour jour, comme Thérèse sortait de sa chambre, elle faillit être renversée par son frère, qui accourait à toutes jambes dans le corridor.

« Thérèse ! criait-il, Thérèse ! quelle singulière chose !... Une lettre de Paris à ton adresse, et c'est ton écriture !

– Ah ! donne, donne vite », cria Thérèse d'une

voix bouleversée. Et sa main tremblait quand elle déchira l'enveloppe.

Maurice, très intrigué, regardait de tous ses yeux par-dessus l'épaule de sa sœur.

« Une croix ! fit-il désappointé ; c'est tout ? Qu'est-ce que cela veut dire ? »

– Viens, viens vite, dit Thérèse avec agitation, allons trouver maman. »

Et courant à son tour :

« Je le savais bien, moi, je le savais bien ! criait-elle. Mon pauvre petit Friquet !... Mais pourquoi est-il parti ? »

XII

Les canards du moulin sont les bêtes les plus indisciplinées qu'on puisse rencontrer sur terre ou sur l'eau. Pour les rencontrer, du reste, il faut aller loin en suivant la rivière ; on dirait qu'ils prennent à tâche d'affoler le pauvre Friquet.

Pour compliquer les choses, la rivière est pleine de grandes herbes, et sur le bord de longues branches plongent dans l'eau ; quand les canards se cachent là-dedans, il faut être fin pour les voir, et c'est une débandade terrible !...

La mère Besnard ne veut pas comprendre cela, elle traite Friquet de petit niais dès qu'un traînard manque à l'appel. Les oies sont entêtées, mais on en vient à bout plus facilement ; d'abord, elles ne vont pas à l'eau, c'est déjà quelque chose !

Au commencement, la basse-cour était le grand tracas de Friquet, mais on s'habitue à tout, et il apporte maintenant beaucoup plus de calme

dans ses démêlés avec les oies et les canards. Et puis la connaissance s'est faite, on apprend à s'apprécier les uns les autres, et à la longue on finit par s'entendre sans trop crier. Friquet s'est fait peu à peu des amis dans ce nouveau milieu ; les plus anciens en date, ce sont les chiens, de braves bêtes qui lui rappelaient ses vieux compagnons d'infortune, les chiens maigres, et à qui il avait fait, pour cette raison, toutes sortes d'avances accueillies favorablement dès les premiers jours.

Comme le temps passe !

Voilà quatre mois que Friquet est au moulin ; l'été est fini, et quand il ramène sa bande, le soir, il y a du brouillard au-dessus de la rivière.

Les longues veillées commencent, et c'est ce qui le console, car son vœu le plus cher est exaucé ; le caporal lui apprend à lire et à écrire.

Naturellement la mère Besnard se mêle des leçons et se montre beaucoup plus sévère que le professeur. Elle ne sait elle-même ni lire ni écrire ; mais cela ne l'empêche pas de s'y connaître tout de même, et de temps en temps elle

s'arrête au milieu de ses allées et venues pour se pencher sur le coude de l'élève.

« Tu appelles cela écrire ! dit-elle de son ton le plus sarcastique ; eh bien, j'en ferai autant si je voulais. »

Mais cela n'est pas prouvé, car Friquet n'a jamais osé l'en défier. Son respect pour la mère Besnard touche à la crainte ; elle le malmène plus que tous les autres domestiques du moulin, et, suivant l'expression du caporal, « ne lui passe rien. »

« C'est pour son bien », dit-elle de sa voix rude et sévère.

Friquet n'en doute pas, mais il désespère d'atteindre au degré de perfection qu'exige la mère Besnard, et cette idée le fait pleurer souvent.

Comme il pense alors au petit bois de Bréhémont !... Il s'y revoit pieds nus et couvert de ses loques, mais heureux et plein d'espoir dans sa propre conversion. Maintenant ses habits sont propres, la mère Besnard y veille elle-même, et sa

conversion marche à grands pas ; seulement c'est plus difficile de se convertir qu'il ne l'aurait cru.

Il a fallu prendre des habitudes régulières, faire sa toilette tous les matins, ranger sa chambre, rentrer à l'heure dite, au lieu de s'attarder au soleil le long des haies comme autrefois.

« Gagne le pain que tu manges », c'est le grand précepte de la mère Besnard, et elle ne manque pas, à la plus petite incartade, de le répéter à son disciple. Elle est forcée d'ailleurs de lui rendre en elle-même cette justice qu'il ne reste jamais sourd à cet appel.

Il n'a pas oublié sa première rencontre avec les enfants de la Belle-Maison, et l'air de mépris dont Maurice s'est écrié :

« Tu mendies ?... C'est très vilain ! » Non, il ne mendie plus, et comme il en est fier !

En échange de l'hospitalité qu'on lui donne au moulin, il travaille de tout son cœur et rend de vrais services.

La mère Besnard l'élève rudement, c'est vrai,

mais elle l'élève bien. Quand elle l'emmène avec elle, le dimanche, à Saint-Martin pour entendre la messe, il est heureux de penser que maintenant le bon Dieu l'aime un peu sans doute, puisqu'il travaille, qu'il ne vole plus et qu'il essaye d'être un bon garçon.

Après la messe, il va apprendre son catéchisme avec un petit voisin, qui répète tout haut, à son intention, les demandes et les réponses ; de cette façon, ils le savent tous deux en même temps, et généralement ils méritent des bons points.

Si Thérèse pouvait le voir si sage dans les rangs, si elle pouvait l'entendre, lorsque, debout au milieu des autres, il récite avec assurance un grand chapitre sans faire une faute, aussi bien que les plus savants.

Et les domestique de la Belle-Maison, que diraient-ils aussi ?...

Il n'est plus un vagabond, personne au moulin ne l'insulte et ne le soupçonne. Il a raconté son histoire au caporal, et le caporal a pleine confiance en lui ; la meunière n'enferme jamais

rien, car elle sait bien qu'il ne voudrait pas toucher à une épingle.

Le meunier dit en riant qu'il est le meilleur domestique du moulin, mais il le dit surtout pour taquiner la mère Besnard, qui répète constamment, au contraire, qu'elle ne fera jamais rien de lui et qu'il est une croix de plus dans son existence !

Personne ne prend au sérieux les croix de la mère Besnard, excepté le pauvre Friquet. Il s'imagine de bonne foi que chacune de ses sottises abrège les jours de la vieille femme et se rend responsable de toutes ses insomnies.

Aussi tout n'est pas roses pour lui au moulin.

Malgré tout pourtant il est heureux, plus heureux cent fois qu'avec les Pichard, malgré la liberté perdue, malgré tous les nouveaux devoirs, souvent difficiles pour lui à remplir ; et si on lui offrait de reprendre son ancienne vie, pour rien au monde il n'y consentirait. Il est entouré de braves gens, il gagne honnêtement sa vie, et, il le sent bien, c'est la première condition du bonheur ; à part le remords d'être une croix pour

la mère Besnard, ce bonheur serait complet s'il avait des nouvelles de Thérèse et si elle pouvait connaître le changement qui s'opère en lui.

Mais il veut le lui apprendre lui-même ; il lui écrira tout cela de sa propre main dès qu'il en sera capable.

Ce sera plus long, mais aussi quelle joie de pouvoir lui dire : « Je sais lire, je sais écrire, j'apprends mon catéchisme, je ferai bientôt ma première communion ! » Cette bienheureuse lettre, il l'a écrite cent fois déjà dans sa pensée.

En attendant il s'applique le plus qu'il peut, et, quoi qu'en dise la mère Besnard, il sera bientôt capable de l'écrire réellement ; jusque-là personne à la Belle-Maison ne saura où il est ni ce qu'il est devenu.

La première croix envoyée à Thérèse avait été emportée par un camarade du caporal, qui était venu le voir au passage et avait consenti à jeter la lettre à la poste en traversant Paris ; une seconde avait été confiée au caporal lui-même, qui avait fait un voyage au commencement de l'hiver.

Tout en s'amusant beaucoup de ces mystères, il s'y prêtait avec complaisance et gardait fidèlement le secret de son petit ami.

De cette façon, Friquet attendait avec plus de patience l'heure de la réhabilitation complète.

Thérèse ne pouvait l'accuser d'être ingrat et de l'oublier ; pour le moment c'était tout ce qu'il demandait.

L'hiver s'avavançait. À la grande joie de la mère Besnard, les jours croissaient de plus en plus ; le caporal lui donna un soir la satisfaction de s'en assurer pour elle dans l'almanach.

« Tant mieux ! dit la bonne femme, on fait plus de besogne dans les longs jours.

– Tant mieux ! répéta comme un écho la voix de Friquet, nous allons revoir le soleil.

– Tans pis ! cria gaiement le meunier en se rapprochant de la cheminée, le feu de la mère Besnard vaut le soleil, et ce sera dommage de le laisser éteindre.

– Le soleil nous chauffe gratis, riposta d'une voix sèche la mère Besnard, qui se piquait d'être

la seule personne économe de la maison.

– Et il luit pour tout le monde heureusement, s'écria le caporal ; n'est-ce pas, Friquet ? »

Friquet sourit, il ne partageait pas l'opinion du meunier ; si bon que fût le feu de la mère Besnard, il ne valait pas, pensait-il, un bon rayon de soleil. Il lui tardait de reprendre ses promenades dans le pré, le long de la rivière, de revoir le ciel bleu et surtout,... surtout de passer de bonnes journées dehors, loin de l'œil sévère et de la voix toujours grondeuse de la mère Besnard.

« J'aime le soleil, dit-il ; j'ai tant souffert du froid quand... » Il hésita tout à coup ; il lui était pénible de se rappeler à lui-même et de rappeler aux autres sa première façon de vivre.

« Avant d'être avec vous », reprit-il enfin timidement.

La mère Besnard le regarda, et, d'un mouvement involontaire, recula sa chaise pour donner au pauvre petit une meilleure place au foyer.

« C'est curieux, dit-elle à demi-voix, de pouvoir vivre sans un toit au-dessus de sa tête. »

Elle resta un instant plongée dans cette réflexion.

« Mais lui, reprit-elle, il n'a pas toujours vécu comme cela. Il doit bien se rappeler... »

Et se tournant vers Friquet :

« Frédéric, dit-elle vivement, où es-tu né ? »

La mère Besnard, ayant signifié une bonne fois que Friquet n'était pas un nom, disait toujours Frédéric, en appuyant sur le mot pour mieux protester contre l'usage général.

« Où je suis né ? répéta l'enfant, très surpris de cette question inattendue, mais je n'en sais rien !

– Comment ! tu n'en sais rien ! se récria-t-elle avec indignation, jugeant cette ignorance très coupable ; alors tu ne sais pas qui tu es, d'où tu viens ? »

Et d'un ton ironique :

« Friquet, monsieur Friquet, reprit-elle, voilà un bel état civil ! Et le baptême ? Tu ne sais pas

non plus naturellement si tu es baptisé ! Et personne ne s'en occupe, personne n'y penserait si je n'étais pas là ; vous attendez sans doute la veille de la première communion pour vous en inquiéter ? »

Friquet, très ému, s'était levé ; il se tourna vers son ami, cherchant du secours.

« Elle a raison, dit le caporal, nous aurions dû nous en préoccuper depuis longtemps.

– J'ai toujours raison, grommela la mère Besnard entre ses dents.

– Mais, reprit le caporal, comment découvrir cela ? N'as-tu aucun souvenir de la ville où tu es né ? Ne te rappelles-tu rien qui puisse nous mettre sur la voie ?

– Non, dit Friquet en secouant la tête d'un air embarrassé, rien.

– Était-ce une grande ville ? une petite ville ? Cherche. »

Friquet ne demandait pas mieux. La tête dans ses deux mains, les yeux fixés sur les flammes, il faisait de grands efforts de mémoire pour

chercher et trouver.

Bientôt il se tourna vers le caporal.

« Je ne peux pas, dit-il. Je me rappelle seulement... »

Et d'un air malheureux s'interrompant :

« Mais cela ne vous aidera pas.

– Qui sait ? dis-le toujours.

– Je me rappelle une grande place. Au milieu il y a une femme à cheval, et une fois j'ai été à une fête pour cette femme-là.

– Jeanne d'Arc ! s'écria le caporal avec éclat, nous sommes sauvés ; c'est Orléans, j'en suis sûr. Je connais la statue, j'ai vu les fêtes quand j'étais là en garnison. C'est bon, j'ai des amis à Orléans ; je vais leur écrire, ils feront les démarches nécessaires.

– Mais, objecta la mère Besnard, il y a bien des statues partout. Qui te dit... ?

– Oh ! c'est Orléans, j'en réponds. Sois tranquille, Friquet, tes papiers seront bientôt en règle. »

Friquet se redressa fièrement, et malgré lui son regard chercha celui de la mère Besnard.

Il sentait qu'il allait grandir de plusieurs coudées dans l'estime de la bonne femme.

XIII

Une lettre, ce n'est pas une petite affaire. D'abord, il faut commencer ; mais comment ?

Friquet est seul dans sa petite chambre ; il a ouvert sa fenêtre toute grande, et de sa table il voit la rivière courir et les nuages passer, mais cela ne fait pas venir les idées autant qu'il l'aurait cru.

Devant lui, une enveloppe un peu jaunie est toute prête, écrite de la main de Thérèse ; il sait la lire maintenant, et fait même de tristes réflexions sur la différence qu'il voit entre cette écriture et la sienne. Enfin il s'appliquera de son mieux.

« Une lettre, murmura-t-il encore, très perplexe, cela commence toujours par : Cher... quelqu'un. »

Et le voilà plume en main et la tête penchée sur une grande feuille de papier blanc.

« Chère mademoiselle Thérèse. »

Puis il se redresse, et, se parlant encore à lui-même :

« Cela tient beaucoup de place, dit-il ; mais si j'essaye d'écrire plus fin, elle ne pourra plus s'y reconnaître. »

« Chère mademoiselle Thérèse, vous serez bien étonnée de recevoir cette lettre. C'est moi, Friquet. Je sais lire et écrire, je sais mon catéchisme, et je vais faire ma première communion dans un mois. »

Il relit cette phrase avec complaisance, pose la plume, et contemple avec un sourire joyeux le ciel bleu et la rivière. Le voilà donc enfin venu, ce moment tant désiré !

Il n'est pas au monde une créature plus heureuse que ne l'est aujourd'hui ce petit écrivain affairé, aux doigts tachés d'encre ; sa main tremble, et les jambages s'en ressentent ; sa tête tourne, et les idées s'y présentent en désordre ; mais qui pensera à le chicaner sur sa rhétorique et son orthographe ?

Après un dernier sourire adressé de loin à Thérèse, qu'il voit déjà lisant cette fameuse phrase, il reprend la plume.

« Voilà deux ans que je suis ici ; j'ai marché pendant cinq jours, et le caporal m'a apporté au moulin sur son épaule ; je dormais. Ils sont très bons pour moi, mais la mère Besnard me gronde autant que dans les premiers temps ; pourtant le meunier est content de moi. Je travaille, et je crois bien que je suis devenu un bon sujet, comme vous le vouliez ; même j'ai un état civil... »

Là-dessus Friquet fait une seconde pause ; il est certain de produire un grand effet avec ce mot imposant : « état civil », emprunté à la mère Besnard. Il se redit tout haut cette dernière phrase, qu'il ne serait pas fâché de montrer aux domestiques de la Belle-Maison, puis il se remet courageusement à la tâche.

« C'est-à-dire mon acte de naissance et mon acte de baptême. C'est le caporal qui les a trouvés ; il a écrit à Orléans à cause de la statue, et c'est justement là que je suis né ; je suis bien

content.

« J'ai beaucoup de chagrin, parce que le caporal se marie dans cinq jours et qu'il va quitter le moulin. La mère Besnard a beaucoup de chagrin aussi ; je le vois bien, parce qu'elle soupire toute la journée et me gronde de plus en plus.

« Chère mademoiselle Thérèse, je voudrais bien vous revoir, maintenant que je suis comme tout le monde. Je me suis sauvé de chez vous pour ne pas faire du tort à M. Maurice, mais vous savez bien que je n'aurais pas voulu voler l'argenterie.

« Je vais vous dire adieu, chère mademoiselle Thérèse, maintenant que je vous ai raconté mon histoire en détail. »

Et, persuadé que sa lettre est parfaitement claire et intelligible, et que Thérèse n'aura pas un mot d'explication à demander après l'avoir lue, il emploie toutes ses facultés à la couronner par une fin digne du reste. C'est laborieux !

M. Daras l'intimide presque autant de loin que

de près ; pourtant, dans les lettres qu'on a lues devant lui quelquefois, on faisait toutes sortes de politesses aux parents et aux amis du principal intéressé ; quel écueil !

Enfin il prend son parti résolument et fait une telle distribution d'amitiés, de souvenirs, de saluts et de respects, que le plus susceptible y trouvera largement son compte ; puis il signe et paraphe fièrement son nom, non pas Friquet, mais son nom « d'état civil », Frédéric Davaud, et donne son adresse.

Il ferme son enveloppe en chantant, descend l'escalier en trois bonds, toujours chantant, et court d'un seul trait jusqu'à Saint-Martin. Il s'arrête une seconde à la poste, juste le temps de glisser sa lettre dans la boîte et de l'entendre tomber au fond ; puis il reprend la route du moulin, chantant de plus belle sa joie à tous les échos.

Friquet avait profité, pour écrire sa lettre, d'un jour de chômage au moulin. Il y avait depuis quelque temps, du reste, un certain air de désarroi

dans son entourage ; le meunier était en voyage pour une affaire qu'il voulait terminer avant le mariage de son fils ; le caporal, qui allait devenir fermier, passait presque tout son temps à la Janverie, sa future habitation ; la meunière allait et venait sans cesse du moulin à Saint-Martin et de Saint-Martin à la Janverie, choisissant les cadeaux et achetant des meubles avec son fils.

La mère Besnard, elle, restait alors maîtresse souveraine au moulin ; mais, comme elle n'avait plus sous la main que Friquet à morigéner, elle ne tirait pas grand profit de cet accroissement de pouvoir et devenait de plus en plus mélancolique. À sa grande surprise, et pour la première fois depuis qu'il était au moulin, Friquet la retrouva à la place où il l'avait laissée en partant ; la mère Besnard était restée inactive pendant une demi-heure !

N'en pouvant croire ses yeux, il vint la regarder jusque sous son bonnet.

« Êtes-vous malade, mère Besnard ? » demanda-t-il doucement.

La bonne femme, qui ne l'avait pas entendu

venir, tressaillit et passa brusquement sa main sur ses yeux.

« Malade ! répéta-t-elle de son ton le plus revêche ; en voilà une idée ! Si j'étais malade, j'entrerais à l'hôpital, je ne gênerais personne, et on n'aurait pas la peine de me soigner.

– Oh ! mère Besnard, ne dites pas cela. Moi, je vous soignerais de bon cœur, d'abord ; et M^{me} Frémy aussi et le caporal !

– Marcel ? Ça lui serait tout à fait commode ! Il me soignerait de la Janverie, n'est-ce pas, petit nigaud ? »

Friquet soupira.

« C'est triste de penser qu'il s'en va, dit-il, et c'est ça qui vous fait du chagrin, dites, mère Besnard ?

– Moi, du chagrin ! cria la bonne femme en protestant, comme s'il l'accusait d'un crime ; du chagrin parce que Marcel s'établit dans une bonne ferme et qu'il est content ! Non, non, je ne suis pas une égoïste, moi. La maison ne sera plus la même quand il ne vivra plus avec nous, c'est

vrai ; et, puisque cela devait arriver, j'aurais préféré le voir se marier tout de suite en revenant du régiment ; nous n'aurions pas repris l'habitude de l'avoir là. Mais c'est ainsi ; nous n'y pouvons rien. Et je suis contente aussi, très contente ; le cher garçon ! »

Et elle était si contente, qu'elle cacha ses pauvres yeux pleins de larmes dans ses deux mains, et qu'elle resta un grand moment sans parler, oubliant Friquet aussi complètement que s'il n'avait jamais paru au moulin.

Mais Friquet avait une question à lui faire, et, voulant profiter de cette heure de confidences, il se risqua à parler de nouveau.

« Mère Besnard, dit-il presque bas, est-ce vrai que le bail du fermier finit dans un an et qu'il ne sera pas renouvelé ?

– Qui t'a dit cela ? demanda brusquement la vieille femme en relevant la tête.

– Mais... tout le monde, répondit-il avec hésitation ; ça se dit dans le pays.

– Ça ne regarde personne, grommela la mère

Besnard. Il peut vivre de ses rentes si ça lui plaît, et ce qu'il fera ne regarde encore personne. Mêlotoi de tes affaires et ne parle plus de ça. »

Friquet se le tint pour dit et n'en parla plus, mais il tomba dans une série de réflexions et de pensées très sérieuses.

Quoi qu'en pût dire la mère Besnard, cela « le regardait », puisque son sort dépendait de la décision que prendrait alors le meunier.

« Quand ils s'en iront, se disait-il, je partirai aussi ; je ne resterai pas au moulin avec d'autres maîtres ; j'irai. – comme son cœur saute à cette idée ! – j'irai à Bréhémont, apprenti chez le vannier. Mais tout de même cela me fera de la peine de les quitter ; ils sont si bons pour moi, et la mère Besnard me soigne si bien ! Seulement je lui donne beaucoup de mal. Pauvre mère Besnard, elle sera débarrassée de sa croix. »

Juste à ce moment la mère Besnard, qui réfléchissait de son côté, reprit la parole, et regardant son compagnon d'un air de pitié :

« Mon pauvre Frédéric, dit-elle, il y aura de

grands changements bientôt, et il faudra que tu cherches une place quand nous quitterons le moulin ; je n’y pensais pas tout à l’heure. As-tu quelque idée là-dessus ?

– Oui, répondit Friquet ; j’irai à Bréhémont, pour être apprenti chez un vannier. »

Il le dit comme il venait de le penser. N’était-ce pas une chose convenue depuis longtemps avec la jolie demoiselle ? Cela serait comme elle l’avait dit.

« Je ne m’inquiète pas de mon sort, reprit-il ; seulement pourquoi est-on toujours obligé de se séparer de ceux qu’on aime ? C’est triste.

– Ah ! mon pauvre petit, s’écria la mère Besnard, c’est ça la vie ! Tu ne fais que commencer ; quand tu seras vieux comme moi, tu en auras vu bien d’autres. Allons, reprit-elle en se levant, ne nous faisons pas tant de peine ; on se quitte, mais on se revoit de temps en temps, Dieu merci ! Il faut nous secouer, vois-tu, car nous avons de drôles d’idées pour des gens qui vont à la noce. »

Et se penchant vers Friquet :

« Tu es un bon garçon, dit-elle, et je vois que tu as du cœur. Marcel l'a toujours dit, et il avait raison. »

Là-dessus, ô miracle dont Friquet resta confondu ! la mère Besnard mit sur son front un baiser, et le vieux visage, habituellement si rigide et si dur, eut un sourire attendri pour son petit confident.

XIV

La mère Besnard était éblouissante, et Friquet la contemplait depuis vingt minutes sans se lasser d'admirer tant de splendeurs. Il en avait tout le loisir, étant assis en face d'elle dans un compartiment de troisième classe qui roulait à toute vitesse, les emportant à la noce.

Une broche en or, des boucles d'oreilles en or longues comme le doigt, une chaîne d'or qui faisait le tour de son cou et descendait jusqu'à sa ceinture, retenant une montre d'or ; un bonnet de dentelles avec des rubans, une robe de soie marron qui s'étalait de chaque côté sur la banquette, soigneusement époussetée d'abord ; enfin des gants de peau ! Non, il ne rêvait pas, c'étaient bien des gants de peau.

Pour retrouver la mère Besnard en semblable appareil, il fallait remonter à trente ans de là, au mariage du meunier ; mais pour Friquet, le

spectacle était absolument nouveau, et il le regardait, pétrifié d'étonnement, comme il aurait regardé une vitrine pleine d'objets curieux.

Ayant reçu au départ l'ordre de tenir ses pieds tranquilles, il les avait ramenés sous sa banquette, de peur de frôler seulement la belle robe de soie, et, dans son extase, il ne s'apercevait même pas que cette position incommode lui donnait des crampes affreuses.

La mère Besnard se tenait raide et muette comme une idole ; sa propre majesté lui imposait, et ses gants d'ailleurs la gênaient beaucoup.

Elle essaya de voir l'heure à sa montre ; mais, après de grands efforts, elle dut y renoncer ; ce n'était pas très utile heureusement ; ils devaient descendre à la première station et ne pouvaient se tromper, ils n'avaient qu'à attendre.

Friquet, qui avait écarquillé de grands yeux pour voir aussi l'heure à la belle montre, fut très désappointé, mais n'osa pas le laisser paraître.

« Apercevons-nous le château ? » demanda-t-il, se risquant à interroger l'idole qu'il escortait

avec tant de révérence.

Le bonnet de dentelle oscilla de gauche à droite.

« Non, dit la mère Besnard ; la ferme n'en est qu'à une demi-lieue, mais il y a un bois qui les sépare.

– Et y a-t-il du monde au château, dans ce moment ?

– Tous les maîtres y sont ; ils attendent même des invités, des parents, à ce que dit Anne Ligeard. »

Anne Ligeard était la future M^{me} Marcel Frémy, la fille du fermier de la Janvierie.

« Ah ! dit Friquet, croyez-vous qu'ils seront à la noce ?

– Je crois bien ! dit la mère Besnard en se rengorgeant, les Ligeard sont leurs fermiers depuis quinze ans, et de bons fermiers encore. Ils viendront certainement à la messe et au bal ce soir.

– Ah ! » fit encore Friquet, et il détourna la tête.

Il revoyait tout à coup un chemin noir traversé par cette grande raie de lumière qui sortait de la salle de fête ; il entendait la clarinette et le cornet à pistons, les rires des fermiers et le bruit de la danse.

Il se revoyait tout engourdi encore par le sommeil et maltraité par son oncle.

Puis l'enclos noir, puis cette forme blanche qui venait à lui, et il entendait encore la petite voix tremblante :

« C'est toi ! Mon Dieu, quelle frayeur ! »

Il oublia complètement l'idole et l'ampleur de la robe de soie, et, s'avançant d'un mouvement brusque, il passa sa tête à la portière.

La robe de soie frissonna sous les doigts de la mère Besnard, qui se reculait avec terreur ; il ne s'en aperçut pas.

Il était loin, si loin !

C'était une noce aussi, et elle était venue voir les danses. Comme il pensait à elle depuis que sa lettre était partie !

« Elle l'a reçue, se disait-il à chaque instant, et

elle est contente. Je suis sûre qu'elle est contente. Elle sait maintenant que j'ai tenu ma promesse. Me répondra-t-elle ? Je voudrais la revoir. Oh ! je voudrais tant la revoir ! »

« Frédéric, à quoi penses-tu donc ? cria tout à coup derrière lui une voix agitée ; nous arrivons, le train s'arrête ! »

Il faut aider la mère Besnard à descendre sans tomber, éviter en même temps que le bonnet à rubans soit heurté à la portière, que la robe de soie touche le marchepied, que les gants de peau se noircissent. Ce n'est pas une petite affaire !

Enfin, avec l'aide d'un employé complaisant, l'idole est mise en sûreté sur le débarcadère.

Une carriole l'emporte maintenant à la Janverie, où tous les autres sont arrivés la veille.

Elle accable de questions le garçon de ferme qui est venu la chercher. A-t-on pensé à ceci, à cela ? N'a-t-on pas oublié telle chose importante ? Elle doute que tout soit en bon ordre, car elle n'a pas mis la main à la pâte.

Friquet n'écoute ni les demandes ni les

réponses ; il est resté dans son rêve.

La première chose qui le frappe en arrivant, c'est la grange tout enguirlandée ; la porte est ouverte ; on a dressé au milieu une grande table qui va d'un bout à l'autre ; c'est là qu'on dansera.

À l'église, il n'est pas plus tôt assis, qu'il entend un grand froufrou et un mouvement de chaises ; ce sont les dames du château qui arrivent.

Il les regarde curieusement ; il y a deux jeunes filles, une grande et une petite. La petite lui rappelle Germaine ; mais l'autre... Oh ! non, personne ne peut ressembler à Thérèse, personne, que ces belles saintes des vitraux, avec leur air si doux et leurs yeux qui vous regardent comme si elles étaient vos amies.

La mère Besnard a pleuré à chaudes larmes du commencement à la fin de la cérémonie.

Maintenant elle embrasse son « cher garçon », puis la mariée, puis la meunière.

Tout le monde se félicite ; on se serre la main. Friquet est à moitié submergé dans les jupes de

ses voisines ; il ne peut en sortir, et le caporal le cherche.

Enfin il se dégage par un grand effort.

« Eh bien ! l'enfant de troupe, tu manques à l'appel ! Allons, mon camarade, viens nous embrasser. »

Friquet a le cœur serré et ne sait pas au juste s'il est triste ou gai.

Heureusement le dîner remet tout le monde en train ; la mère Besnard ne pleure plus, Friquet a trouvé des camarades, – à la noce la connaissance se fait vite. On rit, on bavarde, on crie même un peu ; quelqu'un chante, et au refrain tout le monde se met de la partie. Enfin on débarrasse la salle ; la jeunesse veut déjà danser.

Friquet, qui ne danse pas, s'est sauvé dans la cour ; il fait très chaud dans la grange, et dehors le ciel est si bleu !

Il a gardé de sa vie nomade l'amour du grand air et du soleil, et quand le printemps revient, il se sent aussi joyeux que les oiseaux.

La Janverie est une jolie ferme ; il y a des

arbres tout près et des lilas qui commencent à fleurir et qui embaument.

Là-bas, c'est le château, derrière le bois ; on aperçoit des ardoises, et c'est tout. La mère Besnard l'avait prévenu.

Friquet regarde la route déserte :

« C'est par là que les dames viendront ce soir. »

Les musiciens sont arrivés, ils accordent leurs instruments.

Friquet fait un mouvement pour retourner à la grange, puis il s'arrête et regarde la route plus attentivement :

« Les voilà ! murmure-t-il, elles viennent déjà. »

Il y a tout un groupe sur le chemin : en avant, des dames avec des ombrelles, puis des messieurs et des enfants ; ils se rapprochent assez vite, et Friquet cherche un coin pour se cacher.

Il attend quelques minutes derrière un buisson de lilas.

La première bande entre dans la cour, puis l'autre ; Friquet n'a vu que des dos.

Bientôt il se risque hors de sa cachette.

Mais tout le monde n'est pas passé, une jeune fille est restée en arrière ; elle donne la main à un bébé qui trotte à tout petits pas et qu'elle suit complaisamment.

Ses yeux sont baissés sur le petit enfant :

« Viens, bébé, dit-elle avec un sourire, nous sommes en retard. »

Friquet a oublié de se cacher et reste immobile au milieu du chemin. Il tremble si fort, que s'il faisait un mouvement il tomberait.

C'est la voix !... c'est le sourire !...

La jeune fille relève les yeux :

« C'est vous !... »

Le bébé s'est arrêté surpris ; mais elle avance vivement.

Elle le regarde une seconde à peine :

« Friquet !... »

XV

« Qu'est devenue Thérèse ? »

Les jeunes filles qui sont entrées ensemble dans la salle de danse se posent mutuellement cette question en cherchant du regard autour d'elles.

« Elle est restée dehors sans doute avec bébé, dit quelqu'un distraitemment, il ne veut plus la quitter. »

Thérèse était assise sur une grosse pierre, près de la touffe de lilas ; à genoux près d'elle, comme autrefois, Friquet parlait ; et le bébé, un doigt dans sa bouche, les contemplait silencieusement ; Friquet l'avait stupéfié.

Ce grand garçon avait ri, pleuré, sauté tout à la fois, comme un petit enfant qui a un caprice, et sa cousine ne l'avait pas grondé, au contraire ; elle l'avait embrassé, elle avait ri aussi, avec des

larmes plein les yeux ; puis enfin, d'un air plus raisonnable, elle l'avait emmené jusqu'à la grosse pierre, et maintenant il parlait, il parlait, comme s'il récitait une leçon.

Et sa grande cousine l'écoutait, puis l'interrompait, et ils avaient l'air très heureux.

« Avez-vous reçu ma lettre ? »

Ce furent les premières paroles de Friquet ayant le sens commun, après le bouleversement des transports de joie, après une suite de questions qui restaient sans réponse, mêlées à des réponses qui ne répondaient à rien du tout.

« Mon cher petit, oui, je l'ai reçue, et je peux t'assurer que rien ne m'a jamais fait plus de plaisir. Et quel effet elle a produit sur tout le monde ! comme ils étaient tous étonnés ! Je ne t'ai pas répondu, parce que je voulais aller te surprendre au moulin ; je savais que Saint-Martin était tout près de la Janverie.

– Mais par quel hasard êtes-vous ici ?

– Ce n'est pas du tout un hasard ; nous sommes simplement en visite chez ma tante.

– Tous ?

– Tous ; tu verras les autres tout à l’heure, mais causons d’abord ; une lettre, ce n’est pas assez ; il faut me dire tout depuis ton départ jusqu’à maintenant. »

Friquet ne se fit pas prier ; il raconta l’histoire de sa fuite, pourquoi il avait pris cette résolution, son chagrin de les quitter, ce qu’il avait souffert sur les chemins quand il courait tout seul, sans savoir où il allait ; puis sa rencontre avec le caporal, comment on l’avait recueilli au moulin, et comment depuis il avait travaillé de son mieux pour mériter le pain qu’on lui donnait.

« Pauvre petit Friquet ! murmura à demi-voix Thérèse toute pensive. J’avais bien raison de le défendre contre tout le monde et de prédire...

– Oh ! dit-il modestement, je n’ai aucun mérite, voyez-vous, ce n’est pas ma faute si j’ai changé ; ça m’a donné seulement un peu de peine dans les commencements. Je ne savais rien faire, vous comprenez, et j’avais toujours envie d’être paresseux ; mais tout le monde a été bon pour moi, et la mère Besnard m’a tant grondé... »

Il se tut un moment, puis, baissant la voix, il reprit :

« Et puis je pensais à vous toujours ; vous aviez été la première bonne pour moi, et je voulais,... je voulais vous obéir et tenir ma promesse. Et maintenant,... maintenant, s'écria-t-il naïvement et le ton plus haut, vous êtes contente, n'est-ce pas ?

– Plus que contente, répondit Thérèse d'une voix sérieuse, je suis bien heureuse, mon petit Friquet. » Et elle l'embrassa encore, d'où le bébé conclut que le grand garçon savait décidément très bien sa leçon.

Il n'était pas au bout de ses étonnements.

Comme la famille au grand complet sortait de la grange, il vit Thérèse se lever vivement pour leur faire un signe d'appel ; puis, saisissant la main de Friquet, elle l'entraîna au-devant d'eux.

« Le reconnaissez-vous ? » dit-elle seulement.

Friquet avait moins changé physiquement que moralement sans doute pendant ces deux années, car son nom retentit tout à coup comme une

acclamation. Nouveaux baisers, puis les questions obligées, puis des félicitations sans fin.

On fit cercle autour de lui. Pendant que la grand-mère assujettissait son lorgnon, Maurice faisait le tour du « nouveau Friquet », comme il l'appelait.

« C'est bien lui ! criait-il, c'est vraiment lui ; il ne lui manque que la broussaille et mon vieux costume pour que je retrouve notre invalide.

– Mais, Thérèse, où l'as-tu trouvé ? demanda Blanche, qui ne s'expliquait pas bien la rencontre.

– Il a été porté vers elle par un esprit, dit Germaine gaiement.

– Non, dit la grand-mère avec un sourire, c'est la charmeuse qui l'a attiré toute seule. »

Et se baissant vers Friquet :

« Regarde moi, dit-elle, et du bout de ses doigts elle lui relevait le menton, regarde-moi.

« C'est bien la même petite figure honnête, reprit-elle, plus honnête que jamais. »

La petite figure était de plus rayonnante de joie et de fierté.

Les enfants dansèrent à la noce du caporal comme de leur vie ils n'avaient dansé. Tout le monde était si joyeux, que pour très peu, entraînée par la gaieté générale, la mère Besnard aurait dansé aussi.

Friquet l'avait présentée à Thérèse, et Thérèse avait du premier coup fait la conquête de la vieille femme.

« Elle a trouvé, répétait la mère Besnard à qui voulait l'entendre, des choses si gentilles à me dire pour me remercier quasiment des soins que j'ai donnés à Friquet, que j'en suis restée toute sotte et toute saisie. C'est comme un petit ange du bon Dieu, cette jolie demoiselle. »

Friquet l'écoutait avec ravissement ; il aurait été bien surpris d'entendre les éloges qu'elle avait faits à la demoiselle sur son propre compte, sur « cette croix de sa vie » qu'elle malmenait si fort depuis deux ans.

Le lendemain Friquet revint à la Janverie, et

l'imagination des enfants entra en campagne. Il fallait absolument, et sans plus tarder, décider du sort et de l'avenir du petit protégé perdu et retrouvé.

Maurice proposa tout simplement de l'emmener avec eux quand ils retourneraient à Bréhémont ; mais le désir de Maurice n'était pas assez raisonnable pour que la sage Thérèse consentît à s'y arrêter un instant.

Elle jugea plus sûre d'appeler les parents au conseil.

Le meunier confirma à M. Daras ce que les enfants lui avaient dit. Il quitterait le moulin dans un an et n'aurait pas d'emploi à donner à Friquet ; il approuvait donc son idée d'apprendre un métier, puisqu'il préférerait cela et qu'il lui était possible de se rapprocher de si bons protecteurs.

Il fut donc décidé que, dans un an seulement et non pas maintenant, Friquet songerait à revenir à Bréhémont, et qu'on emmènerait l'apprenti vannier.

Et comme, au milieu de sa joie, Friquet avait

laissé percer des regrets de quitter ses amis du moulin, Maurice émit cette proposition :

« Nous ferons tous les mois une petite économie, dit-il, et par ce moyen, à nous quatre, nous réunirons ce qu'il faudra d'argent pour l'amener avec nous quand nous viendrons à la Janverie ; ce sera bien facile de demander quelques jours de congé à son maître. »

Cette fois Maurice se vit écouté ; son idée eut le plus grand succès, et « sainte Thérèse » l'approuva tout particulièrement, ce dont Maurice se sentit très fier.

Quant à Friquet, il vivait comme dans un rêve, dans une extase dont il avait peur de se réveiller. Tant de joies en si peu de temps, était-ce possible ? Il regardait Thérèse, il écoutait Maurice ; c'était bien de lui, Friquet, qu'on parlait, et tout cela était bien vrai !

Tout à coup il se tourna vers Thérèse :

« Combien de temps resterez-vous à la Janverie ? » demanda-t-il.

Thérèse sourit, comme si elle comprenait

pourquoi il faisait cette question.

« Un mois, dit-elle ; nous serons encore ici pour ta première communion, je tiens à y assister.

– Ah ! s'écria-t-il transporté, j'ai tous les bonheurs. »

Il était loin, ce jour où Thérèse avait jeté la petite semence au milieu de l'ivraie, où elle avait appris au pauvre ignorant cette prière qu'il ne comprenait même pas alors et qui devait le sauver. Aujourd'hui il comprenait. Avec quelle ferveur il priait pour tous ses amis réunis autour de lui ! Pauvre petit Friquet, qui voulait malgré tout devenir honnête ! Quelle joie de penser que son vœu est exaucé ! Avec la grâce de Dieu sa bonne volonté a été aidée et soutenue, et le bon grain a levé. Qui peut savoir d'avance sur quel terrain tombera une bonne parole et quel résultat aura un seul mouvement de douce pitié ?

Et Thérèse se rappelle ces mots de sa mère :

« Si petites que soient les chances de succès, il faut toujours essayer de faire le bien. »

Cet ouvrage est le 1301^e publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.